Transcriptions

AUDIO

Je découvre

02 Activité 2

Document 1

Journaliste : M. Voliger, quel est votre projet exactement ? Pourquoi faut-il innover en formation ?
Bernard Voliger : Ce projet a pour but de mettre l'étudiant au cœur d'une pédagogie de la mise en pratique. Je me suis basé sur une analyse de l'évolution des méthodes pédagogiques et de l'intégration du numérique dans la formation.

Document 2

Journaliste : Premiers pas dans l'entreprise, expérience enrichissante pour beaucoup… Le stage est un passage obligé pour la plupart des étudiants. Souvent, ça se passe bien, mais parfois, ce n'est pas le cas : tâches repoussantes, trop de responsabilités, tuteur absent… Bref, plusieurs éléments peuvent gâcher un stage. Faisons un petit tour d'horizon avec Julienne Dauvigny qui nous donnera également quelques conseils en fin d'émission.

Document 3

Journaliste : Ils sont 400 jeunes entre 12 et 19 ans et viennent des quatre coins du monde. Ils s'imposent déjà dans les plus hautes instances internationales pour défendre l'environnement. Une génération engagée aux méthodes de professionnels !

Document 4

Journaliste : Aujourd'hui, Noémie, on va parler de l'application pour mobile Yubo.
Journaliste : Eh oui Quentin, Yobo est une appli mobile française destinée aux jeunes à partir de 13 ans mais ce sont surtout les 15-20 ans qui l'utilisent. La particularité de cette appli c'est qu'elle permet de multiplier les interactions, de se faire des amis et de découvrir et apprendre de nouvelles choses. La différence majeure entre Facebook et Yubo ? Les abonnés rencontrent virtuellement des personnes qu'ils ne connaissent pas et n'auraient pas forcément pu croiser dans « la vraie vie »…

03 Activité 3

Vous allez écouter plusieurs documents.
Avant chaque écoute, vous entendez le son suivant. Pour répondre aux questions, cochez la bonne réponse

04 Activité 5-1

Document 1

J'aime bien le fait que la ville ne soit pas si dense. Dans le quartier où je vis, dans le centre, il n'y a pas que des grands édifices ou des tours d'immeubles, il y a aussi des maisons. J'ai plus le sentiment d'être tranquille ici que lorsque j'habitais à Paris. À Toronto, j'ai l'impression de trouver un équilibre. Chaque quartier a un peu son atmosphère. Aller d'un quartier à un autre, c'est un peu changer de vie.

Document 2

– Je suis un peu sceptique sur le fait qu'on puisse supprimer la voiture en ville, comme ça d'un coup. Pour certaines personnes la voiture c'est indispensable pour aller travailler, par exemple, parce que tout le monde n'habite pas là où il travaille !
– Ouais mais par exemple, il y a d'autres moyens de déplacement, moi je prends mon vélo ou le tram, ça pollue nettement moins. Après je comprends que tout le monde n'ait pas cette possibilité mais c'est aux différentes villes de faire en sorte que les habitants puissent se déplacer sans polluer, à mon avis.

Document 3

Aujourd'hui, on part en Touraine, région considérée comme le berceau de la langue française en France, et c'est à Tours, plus précisément, que commence notre voyage, à la rencontre des Compagnons du Devoir, et des différents métiers auxquels ils forment chaque année de nombreux apprentis.

Document 4

Journaliste : Quelles sont les personnes qui vous influencent le plus dans votre parcours d'artiste ?
Louane : J'en ai plein ! Dans mes influences musicales il y a beaucoup de groupes de rock comme Noir Désir ou Louise Attaque, et puis j'ai eu la chance de pouvoir travailler avec Gaëtan Roussel. J'écoute aussi beaucoup de variété comme France Gall ou Édith Piaf, mais aussi beaucoup de Jazz avec Nina Simone ou Franck Sinatra. J'ai beaucoup d'influences différentes !

Document 5

– On va parler de littérature, de théâtre et tout d'abord de cinéma avec, eh bien, le grand Charles, Charles de Gaulle sur grand écran.
– Oui eh bien le film s'appelle tout simplement de Gaulle et le réalisateur a décidé de nous raconter les quelques semaines de mai et juin 1940.

05 Activité 5-2

Document 1

Interdire l'accès au centre-ville des voitures durant tout le week-end, en voilà une belle idée ! Et moi qui pensais pouvoir profiter de la fin des travaux qui ont bloqué les rues pendant des semaines… ridicule !

Document 2

Non, je ne dirais pas ça, c'est plutôt quelque chose de complexe donc je ne serais pas aussi catégorique.

Document 3

Vous êtes urbaniste et vous avez participé au dossier spécial sur l'hospitalité en ville publié dans le magazine *Architecture urbaine*, avec notamment un article passionnant sur les lieux oubliés de la ville. Vous pouvez m'en dire plus ?

Document 4

Oui, pour moi il est inadmissible que ce type de règlement puisse être proposé en France. Ce n'est absolument pas légal !

06 Activité 5-3

Document 1

Je suis assez fier de voir que le projet a porté ses fruits, c'est une très bonne nouvelle.

Document 2

Mais c'est vraiment impressionnant, il faut le voir pour y croire.

Document 3

Je ne comprends pas qu'encore aujourd'hui, il puisse y avoir ce genre de comportements violents. Il faut vraiment faire quelque chose pour changer ça, on ne peut pas continuer dans cette ambiance-là c'est impossible.

Document 4

Êtes-vous sûre de ce que vous dites car je n'ai vu aucun résultat d'enquête à ce sujet et vu ma position, ce serait très étrange de ne pas en avoir eu connaissance.

Document 5

Je ne m'attendais pas à ça, je pensais vraiment que notre projet allait être accepté et qu'on allait pouvoir le mettre en place rapidement.

07 Activité 5-4

Document 1

C'est vrai que les professeurs ne choisissent pas toujours des œuvres adaptées à notre âge, à nos goûts, à notre quotidien. Pour certains livres, ma mère dit qu'il faudra que tu les relises plus tard, tu verras, tu apprécieras mieux, là, tu es trop jeune. Mais je suis quand même contente d'avoir lu certaines œuvres classiques, notamment celles qui ont été adaptées en films parce que du coup je pense qu'on comprend mieux, qu'on a un autre regard, c'est intéressant de comparer les versions !

Document 2

Aujourd'hui, le tatouage est trop médiatisé, je vois bien, certains clients veulent avoir un tatouage pour faire comme les autres, comme leur fan etc. C'est n'importe quoi ! Du coup, je suis davantage dans une démarche d'information et d'écoute, je rappelle souvent que le tatouage c'est quelque chose de personnel, d'intime, c'est pas un décor !

Document 3

C'est une bonne chose de mettre les langues régionales sur un pied d'égalité avec les autres, même si cette mesure ne va pas révolutionner leur enseignement. On voit bien qu'il y a de plus en plus d'attrait pour l'apprentissage de certaines langues régionales donc disons qu'on vient de franchir une première étape et qu'il y en a d'autres encore à suivre.

08 Activité 5-6

Chaque année, des millions de poulets naissent dans un bâtiment dont ils ne sortent jamais et dans lequel

se trouve leur abattoir ! Dans ces conditions, quel lien existe-t-il entre l'homme et l'animal ? Il faudrait aider financièrement les éleveurs qui font l'effort de bien traiter leurs animaux car c'est souvent la pression économique qui conduit les éleveurs à la maltraitance.

09 Activité 5-7

Les écoles forestières et d'éducation à l'extérieur, forment aujourd'hui un réseau mondial structuré. Elles existent depuis les années 1920 aux États-Unis, mais connaissent aussi un succès constant en Europe, principalement dans les pays germaniques et scandinaves. Depuis une dizaine d'années, un programme national qui rassemble plus de 140 écoles forestières a été mis en place en Grande-Bretagne. En France, les écoles dans la nature commencent doucement leur développement.

Partie A. Comprendre les informations essentielles d'un document radiophonique

10 Activité 1

Journaliste : Nous recevons ce matin Olivier Tomé, l'auteur d'un livre qui remet en question l'idée qu'il faille absolument prendre un petit déjeuner chaque matin pour être en forme toute la journée. Olivier Tomé, bonjour !

Olivier Tomé : Bonjour !

J. : Alors votre livre est très critique envers le petit déjeuner tel que le conçoivent les industriels de l'agroalimentaire.

O.T. : Oui, exactement ! Cette idée que c'est le repas le plus important de la journée, et surtout qu'il est obligatoire me dérange ! Alors d'accord, je ne suis pas nutritionniste, j'ai une formation de géographe, mais si on compare le petit déjeuner en Italie et celui en Allemagne, donc 2 pays assez proches l'un de l'autre, on se rend compte que les habitudes alimentaires sont totalement différentes ! C'est l'un des indices qui nous montre que derrière les conseils de prendre un gros petit déjeuner le matin, on trouve des vendeurs de céréales et de lait.

J. : Certes, mais il y a aussi beaucoup de médecins qui conseillent de bien se nourrir le matin. Que reprochez-vous au petit déjeuner du point de vue médical ?

O.T. : Mon travail de professeur à l'université, au contact quotidien avec des étudiants, m'a fait comprendre que ceux qui mangent sucré très tôt le matin ont souvent faim vers 10 heures, et mangent de nouveau. Au contraire, les élèves qui ne mangent absolument rien le matin au réveil - et c'est la majorité - n'ont pas cette habitude, et aucun d'entre eux n'a perdu connaissance pendant mon cours !

J. : Alors là, je dois demander l'opinion de notre deuxième invitée, Ariane Serrault, diététicienne, et spécialiste de ce sujet. Bonjour Ariane, êtes-vous d'accord avec Olivier Tomé ?

Ariane Serrault : Bonjour, oui, euh, ce n'est pas si simple en fait ! Il y a des gens qui vont vous dire qu'ils se sentent parfaitement bien sans avoir pris de petit déjeuner et d'autres qui n'en prennent pas non plus, mais après ils mangent un peu n'importe comment pendant la journée, quand ils en ont envie. Dans ce second cas, je crois qu'il faut donner des repères, et insister sur l'importance de manger le matin. Ensuite, certaines études démontrent que si votre petit déjeuner est riche en céréales, avec du pain, par exemple, vous n'aurez pas de baisse de forme pendant la matinée. Une autre enquête, canadienne, a révélé que chez les enfants qui ne mangent pas le matin, il y aurait une moins bonne capacité de mémorisation, notamment à court terme. Les élèves qui disaient avoir pris un bon petit déjeuner se rappelaient beaucoup mieux leurs tables de multiplication. Mais la nutrition, c'est très complexe, je ne peux pas vous dire que tout le monde doit manger trois fois par jour. Il faut savoir écouter son corps, sa physiologie, et respecter son propre rythme. C'est en fait la société qui nous a imposé certaines règles. Au départ, nos ancêtres mangeaient dès qu'ils avaient faim.

J. : Et donc, quelles évolutions avez-vous constatées au niveau du petit déjeuner ?

A.S. : Il y a déjà quelque chose que j'ai remarqué, avec mes patients, c'est que les familles ne mangent plus ensemble, pas seulement le matin d'ailleurs. Chaque individu développe ses propres habitudes alimentaires, à cause des horaires différents de chacun, à cause aussi du télétravail. De plus, la sensation de faim peut beaucoup varier d'un individu à l'autre, selon son âge, son poids… Et chez les jeunes, en particulier, c'est souvent lié à la qualité et à la quantité de sommeil. Beaucoup d'adolescents se couchent très tard, et ils se réveillent sans ressentir la faim, qui, elle, va arriver plus tard. Mais il ne faut pas pour autant les forcer à manger, car se nourrir doit avant tout rester un plaisir.

D'après « Le petit-déjeuner est-il essentiel ? »,
Grand bien vous fasse, *France Inter*

11 Activité 2

Journaliste : Bonjour et bienvenus dans notre matinale. Plus de la moitié de la population mondiale vit aujourd'hui dans des villes. Alors comment faire de ces lieux denses, des espaces accueillants, et y favoriser des moments de respiration, de rencontres et de jeux ? Essayons de définir ce que peut être une ville accueillante avec notre invité pour cette matinale. Bonjour Julien Garrigou, merci d'être avec nous ce matin.

Julien Garrigou : Bonjour, c'est moi qui vous remercie de l'invitation.
J. : Vous êtes urbaniste et vous avez participé au dossier spécial sur l'hospitalité en ville publié dans le magazine *Architecture urbaine*, avec notamment un article passionnant sur les lieux oubliés de la ville. Vous pouvez m'en dire plus ?
J.G. : Oui, c'est-à-dire qu'on imagine toujours la ville avec de grands bâtiments, des immeubles imposants. Mais moi ce dont je m'occupe, ce sont plutôt les espaces où rien n'est construit et dont nous pourrions profiter. Et dans ces espaces publics, on peut créer la rencontre, la vie sociale, ou aussi des lieux de repos pour l'individu. Alors, quels sont ces lieux ? Et bien je me suis intéressé aux escaliers, aux parcs, bien sûr, et surtout au mobilier urbain.
J. : Ah oui, vous parlez beaucoup des bancs ! En quoi sont-ils essentiels dans une ville ?
J.G : On devrait toujours pouvoir s'arrêter dans l'espace public, même si on est plus fragile, comme les personnes âgées. Le banc nous autorise à rester là, à nous reposer. Par conséquent, il faudrait qu'il y ait beaucoup plus de bancs, distribués un peu partout dans la ville, surtout dans les endroits où il faut attendre, comme à l'arrêt de bus ou de tram, mais aussi simplement là où il y a de la beauté. C'est une façon de valoriser le patrimoine, une invitation à regarder la nature aussi. On a tellement besoin de retrouver un peu de végétation en ville ! Et je trouve qu'aujourd'hui la plupart des villes ne donnent pas assez de place à ce type de mobiliers.
J. : Et comment l'expliquez-vous ?
J.G. : Eh bien il y a d'une part une question de sécurité, on veut sans doute éviter la concentration de certains individus. D'autre part, c'est sans doute lié à notre mode de vie. Notre existence est rythmée par des horaires imposés ; il faut être à l'heure à l'école, au bureau, chez le médecin. On ne prend plus le temps de s'asseoir et d'admirer le paysage. Du coup, les bancs ne sont plus une priorité pour les pouvoirs publics.
J. : Vous parlez aussi d'autres objets urbains, par exemple les fontaines publiques.
J.G. : Oui, c'est fondamental ! Les villes se sont construites autour de l'eau, d'une source, d'un fleuve. C'est historiquement un lieu d'échange. Supprimer les fontaines, c'est supprimer un service essentiel. Quand on fait du sport, quand on visite une ville, surtout en été, on a besoin de boire ! Sinon, on est obligés d'acheter des bouteilles en plastique, qui finissent souvent par terre et salissent nos rues. Personnellement, ça me fait de la peine de voir une fontaine asséchée, qui ne fonctionne plus.
J. : Et le bruit de la fontaine, de l'eau qui coule, c'est agréable aussi. Tous les bruits de la ville ne sont pas aussi plaisants.
J.G. : Oui, en effet. C'est un autre élément qui fait qu'une ville est accueillante ou pas. Là aussi, certaines mairies sont très attentives, par exemple en supprimant complètement les voitures dans le centre-ville. Alors bon, ensuite ça peut poser des problèmes pour l'accès aux petits commerces de quartier qui se plaignent souvent de la concurrence du numérique. Il faut donc aussi soutenir ces magasins, comme par exemple la boulangerie ou le petit café du coin, car ils font aujourd'hui partie des rares lieux de contact entre les générations.

D'après « Rendre la ville accueillante », Tribu, *RTS*

12 Activité 3

Journaliste : Même si on se sent écologiste, aujourd'hui c'est compliqué de ne pas produire de déchets… Adrien Feldmann, auteur du blog très suivi «Ma vie sans déchets», a décidé de réduire au minimum les poubelles de sa famille. Il a accepté de nous parler de son expérience, qui a commencé il y a environ 3 ans. Alors pourquoi avez-vous décidé d'éliminer presque totalement vos déchets ménagers ?
Adrien Feldmann : En fait ma femme et moi nous sommes depuis très longtemps membres d'associations écologistes. Et tous les ans on participait à des actions de nettoyage des plages, près de chez nous en Bretagne, avec nos 2 enfants, et on s'est rendu compte que chaque année les déchets revenaient, et même augmentaient. Et c'est là qu'on a pris conscience de l'importance de ne pas produire de déchets du tout, et donc de changer radicalement notre mode de consommation.
J. : Alors la moyenne annuelle de déchets d'une famille française, c'est 190 kilos de déchets ménagers. Et vous, en un an, vous êtes passés à 25 kilos, seulement ! Comment avez-vous procédé ?
A.F. : Tout d'abord, il fallait comprendre quels types de déchets nous produisions. Donc on a vidé notre poubelle par terre, et on s'est rendu compte que la principale source de déchets, c'était pas l'hygiène, comme on pourrait le penser, mais l'alimentation. Il y avait beaucoup, beaucoup d'emballages de pâtes, de biscuits, de yaourts, etc. Du coup, on s'est équipé de boîtes en verres, de sacs en tissus, et on a décidé d'aller chez les producteurs de la région, pour qu'ils nous servent directement. Ça nous a permis d'éviter d'aller au supermarché, parce que c'est de là principalement que provenaient nos déchets. Puis on a généralisé cette pratique d'apporter nos propres emballages, ce qui n'a pas toujours été bien vu.
J. : Qu'est-ce que vous voulez dire ?
A.F. : Bien qu'aujourd'hui tous les médias parlent de l'urgence environnementale, il y a encore beaucoup de gens qu'on croise chez les commerçants qui nous regardent avec agressivité. Quand ils voient une famille

comme la nôtre, nos petits gestes quotidiens, ça leur rappelle qu'ils ne font pas grand-chose, et donc ils nous critiquent, alors qu'ils devraient peut-être s'inspirer de notre façon de faire.

J. : Mais c'est vrai aussi que vivre sans produire de déchets, ça demande beaucoup de temps, il faut fabriquer ses propres produits, il faut cuisiner…Tout le monde ne peut pas se le permettre, non ?

A.F. : Certes, mais aujourd'hui il existe aussi beaucoup de produits vendus directement sans emballage, et ça, c'est plus simple que de produire son dentifrice ou son savon. La majorité des marques commencent à s'adapter à la sensibilité écologique des consommateurs. Vous parliez aussi de la cuisine… préparer les repas avec les enfants, je vois ça comme du temps de qualité, du temps qu'on vole aux ordinateurs, aux portables, aux réseaux sociaux. Donc là il y a une motivation qui n'est plus seulement écologique.

J. : Alors nous avons une question d'une auditrice Marina, sur les réseaux sociaux. Elle vous demande si passer au zéro déchet, c'est plus cher, parce que justement il faut aller dans des magasins spéciaux pour acheter ce type de produits et qu'on ne peut pas en acheter en grandes quantités…

A.F. : Non, ça ne coûte pas plus cher, si on regarde la démarche globale. Je vais peut-être payer un peu plus cher pour la nourriture, si je prends des produits bios par exemple, mais comme on achète uniquement des vêtements d'occasion, on va dépenser beaucoup moins pour le budget habillement. Pareil pour le transport : quand on arrête de prendre sa voiture (car ça aussi, c'est du déchet) et qu'on choisit de se déplacer à vélo ou à pied, ça fait faire des économies considérables. Il y a un équilibre qui se crée, et qui nous a permis de réduire nos dépenses de 20 % la première année.

D'après « Lutter en famille contre les déchets avec Bénédicte Moret », Chacun sa route, Élodie Font, *France Inter*

13 Activité 4

Journaliste : Depuis quelques années, avec le développement de la vente en ligne, nos habitudes de consommation ont changé. C'est tellement facile d'acheter ses vêtements ou ses livres depuis son canapé, en un clic. Pourtant, ce qui est étonnant, c'est que les magasins physiques sont toujours là, malgré cette concurrence. Comment expliquer cette résistance ? Explorons ce mystère avec notre invitée, sociologue et autrice de nombreux ouvrages sur la croissance incroyable de la vente en ligne. Myriam Cavaillé, bonjour !

Myriam Cavaillé : Bonjour !

J. : Les magasins souffrent-ils beaucoup de cette concurrence des plateformes de vente en ligne ?

M.C. : On remarque que certains secteurs sont plus touchés que d'autres. Les librairies ont eu beaucoup de difficultés lorsque la vente de livres en ligne s'est développée. Les magasins de jouets connaissent également de grandes difficultés économiques. En revanche, les supermarchés alimentaires restent toujours très fréquentés. En France, on voit même une augmentation des points de vente.

J. : Et quelles sont les raisons du succès des plateformes comme Amazon ?

M.C. : Amazon et les autres sites de vente sur Internet ont réussi à créer une sorte de dépendance chez les consommateurs, grâce notamment à la disponibilité presque instantanée des produits. On reçoit l'objet désiré à la maison, en moins de 24 heures. C'est presque quelque chose de magique. On a une illusion de liberté. Mais en fait les plateformes vous proposent tout le temps des produits qui vous correspondent, donc vous n'êtes pas totalement libres de vos choix.

J. : Et pourquoi, dans ces conditions, on continue à aller dans les magasins, qui sont souvent moins pratiques et plus chers ? Qu'est-ce qu'on y cherche en fait ?

M.C. : Le magasin remplit un certain nombre de fonctions sociales, et c'est ça que j'ai voulu étudier dans mon dernier livre. C'est un lieu qui permet des rencontres. Et la plupart des magasins ont bien compris qu'ils doivent favoriser ces moments d'échange. C'est pourquoi on y trouve une atmosphère agréable, avec une température adaptée, des lumières douces, des canapés. Par ailleurs, choisir certains magasins, c'est aussi affirmer son identité. C'est pour ça que beaucoup de marques de luxe ne vendent pas sur Internet. Dans leurs boutiques, les clients bénéficient des conseils de vendeurs professionnels, ce qui les incite à revenir souvent.

J. : Donc la personnalité des vendeurs, ça compte encore beaucoup pour les clients ?

M.C. : Je pense que tout le monde, à tout âge, a de l'affection pour la boulangère qui sourit, le pharmacien aimable, le fleuriste qui fait des blagues… Je sais que les sites Internet essaient de recréer cette dimension humaine avec des intelligences artificielles, mais les machines ne sont pas encore capables de reproduire des échanges de ce type.

J. : Mais vous êtes sûre que le centre commercial, par exemple, est un lieu de lien social ? La plupart du temps, quand on fait ses courses, on dit à peine bonjour aux employés, on a nos écouteurs dans les oreilles…

M.C. : En effet, pour une partie de la population, vous avez raison, le magasin ou le supermarché sont des lieux de passage rapide. Mais il y a une autre partie de la population, et pas seulement les personnes âgées, pour qui ce sont des points de rencontre et de

rendez-vous. Beaucoup d'adolescents s'échappent du cadre familial et se retrouvent pour faire du shopping, ou juste regarder les vitrines ensemble. Mais on peut aussi faire la connaissance de nouvelles personnes. Un exemple, en Hollande, le directeur d'un supermarché a inventé, à côté des caisses rapides, les caisses lentes, où on peut bavarder avec les autres clients ou avec les caissières.

D'après « Éloge du magasin », Tribu, *RTS*

14 Activité 5

Journaliste : Les assistants vocaux comme Alexa ou Siri sont de plus en plus présents dans notre quotidien. Enceintes connectées ou assistants intégrés à notre portable, ils répondent à nos questions les plus banales sur la météo ou les dernières infos. Mais ce qui est incroyable, c'est que certains sont aujourd'hui capables de simuler la surprise, la joie, même la déception ! Alors ces nouveaux outils technologiques vont-ils bouleverser notre quotidien, ou s'agit-il d'une simple mode ? Pour nous aider à répondre à cette question, nous recevons Aline Boyer, psychologue spécialisée dans le domaine des nouvelles technologies.

Aline Boyer : Bonjour !

J. : Bonjour. Première remarque, ces assistants vocaux mettent au centre de l'interaction la voix, et non plus les écrans. Et ça, ça vous fait peur, Aline.

A.B. : Oui, en effet. Ce qui se passe, avec le retour de la voix, c'est qu'on va assister à la fin des écrans en tout genre. Je veux dire qu'aujourd'hui nous contrôlons les machines avec nos mains, nos doigts, mais que de plus en plus on va le faire avec notre voix. On peut déjà demander à notre enceinte Google d'allumer la lumière quand on rentre à la maison. Et ça c'est complètement nouveau pour nous ! Ce qui m'inquiète c'est qu'aucun accompagnement n'a été mis en place pour une juste utilisation et une bonne appropriation de ces nouveaux outils qui font désormais partie de notre quotidien.

J. : Beaucoup de personnes critiquent ces machines car elles peuvent menacer notre vie privée. Vous, vous dites qu'elles menacent notre «humanité». Expliquez-nous !

A.B. : Oui, parce que le risque, si vous voulez, c'est qu'on s'attache trop à ces machines qui connaissent nos émotions, qui nous consolent. Elles nous parlent gentiment, elles nous donnent des conseils sur mesure. Bientôt sur notre portable on aura même un visage de synthèse, qui bougera comme si c'était une vraie personne, et donc finalement, on n'aura sans doute plus besoin d'avoir de contacts avec nos amis réels ou même avec notre famille.

J. : D'accord, mais vouloir sortir de sa solitude, ce n'est pas nouveau. Avant, il y avait surtout la télévision… Une machine qui simule des émotions pourrait-elle aider les personnes seules ?

A.B. : Dans un certain sens, oui ! Il n'y a pas que des aspects négatifs dans ces assistants. En effet, vous l'avez dit, ils ont été inventés pour éviter de rester seul. Mais à la différence de la télé, ils vont devenir de plus en plus précis, et interagir avec nous en fonction de ce qu'ils savent de nous. Ils nous diront, par exemple « *J'ai remarqué que tu aimes ce chanteur, veux-tu écouter un chanteur semblable ?* ». Ça va créer une sorte de complicité, de confiance. Et ils pourront nous rendre des services incroyables. Je pense aux seniors, à qui un assistant vocal peut rappeler à quelle heure prendre leurs médicaments gentiment, pas de façon mécanique et froide.

J. : Et pour les publics plus jeunes, faut-il, selon vous, mettre une limite à l'accès à ces assistants vocaux ?

A.B. : Beaucoup d'experts sont d'accord pour dire qu'avant 3 ans les enfants doivent apprendre tellement de choses à travers leur relation avec les autres qu'il ne faut pas qu'ils soient en contact avec les objets numériques, y compris les enceintes connectées. Ces technologies sont aussi à éviter entre 3 et 9 ans sans accompagnement, car les enfants risquent de donner la même valeur aux messages de leur enceinte qu'à ceux de leurs parents. A partir de 11 ans, je crois que si l'enfant a déjà un téléphone portable, alors il est capable de gérer aussi un assistant vocal.

D'après « Les assistants vocaux », Tribu, *RTS*

15 Activité 6

Journaliste : L'industrie du jeu vidéo est en forte croissance. Elle a plus de poids que celle du livre, du cinéma ou de la musique. Les ventes de consoles de jeux ne cessent d'augmenter. Notre première invitée, Marianne Boulègue, est ingénieure en informatique et passionnée de jeux vidéo depuis l'adolescence. Mais elle est aussi, et c'est ce qui nous intéresse plus particulièrement ce matin, championne de e-sport. L'e-sport c'est du sport électronique, c'est-à-dire la pratique en ligne d'un jeu vidéo, seul ou en équipe, à travers un ordinateur ou une console de jeux vidéo. Personnellement, utiliser le mot « sport » me gêne pour parler d'une activité où on reste assis la plupart du temps. D'où ma première question : peut-on vraiment dire que l'e-sport, c'est du sport ?

Marianne Boulègue : Ah, grande question ! Pour ma part, je dirais que l'e-sport, c'est pas exactement un sport comme les autres, parce qu'il n'y a pas d'exercice physique. Mais ça reste du sport, car les joueurs d'e-sport, en particulier les joueurs professionnels, ont une mentalité sportive. Il y a cette idée qu'on doit devenir le meilleur. Après, c'est vrai qu'au lieu de courir, de faire de la musculation, nous on se perfectionne sur un clavier et une souris. Donc on développe plutôt nos

réflexes, la capacité d'anticipation. Et puis l'e-sport, c'est aussi beaucoup de stratégie, plus que dans le sport traditionnel.

J. : Il manque quand même l'aspect collectif dans l'e-sport, le fait de se rassembler pour gagner. Les joueurs sont seuls face à leur écran, non ?

M.B. : Je ne suis pas tellement d'accord. On s'entraîne avec d'autres joueurs, on se parle beaucoup grâce aux casques, et il y a vraiment un lien qui se crée. Je fais moi-même partie d'une équipe internationale, et je joue avec des personnes connectées dans le monde entier. Et ça, c'est aussi excellent pour connaître de nouvelles cultures et en plus on peut faire des progrès en anglais !

J. : Et est-ce que selon vous, l'e-sport peut donner envie de pratiquer du sport dans la réalité ? Je pense surtout aux jeux de simulation sportive, de foot ou de tennis.

M.B. : Alors, euh, c'est vrai que grâce à ces jeux vidéo sportifs, qui sont très, très réalistes, on connaît mieux les règles et les stratégies d'un sport. Le problème, c'est que quand on est joueur d'e-sport, on joue pendant des heures et ça laisse peu de place pour autre chose. Mais je tiens à dire qu'il existe aussi des compétitions d'e-sport, avec par exemple des jeux de danse ou de boxe, où on bouge beaucoup plus, car on est debout et tout le corps est sollicité.

J. : Et y a-t-il un risque d'addiction dans l'e-sport ?

M.B. : Je dirais que c'est comme pour toutes les autres technologies : il faut apprendre à s'en servir. Les plus jeunes joueurs en particulier ont du mal à résister à l'attrait du jeu, ils vont même jusqu'à casser leur ordinateur ou leur console dans les cas les plus extrêmes. L'avantage dans l'e-sport, c'est que quand vous entrez dans un club, votre entraîneur vous aide à mettre des limites à votre pratique des jeux vidéo. Les parents apprécient cet aspect d'encadrement, car la plupart d'entre eux ne jouent pas, et ne sont donc pas capables d'éduquer correctement leur enfant à l'utilisation de ces jeux.

D'après « L'e-sport : le sport du futur ? », La Mélodie family, *Radio Mélodie.*

16 Activité 7

Journaliste : Aujourd'hui on parle de streaming, le terme anglais qui désigne le moyen de diffusion de musique et de vidéos en ligne. On peut le dire, l'arrivée de la musique en streaming sur de nombreux sites en accès libre ou payant, a complètement bouleversé nos habitudes d'écoute. Le streaming est maintenant le modèle dominant pour la distribution de la musique en France, et représente 86 % du marché mondial de la vente de musique. Pour comprendre l'impact de ce phénomène, je reçois Maud Prennat, responsable de la rubrique Musique du magazine Génération pop. Bonsoir, Maud.

Maud Prennat : Bonsoir !

J. : Première question, est-ce que le streaming va vraiment changer notre façon de consommer de la musique ? Est-ce qu'on pourrait avoir, par exemple, des chansons de plus en plus courtes ?

M.P. : Ce n'est pas impossible, en effet, parce que la musique s'adapte au support d'écoute. Le vinyle, les cassettes, les CD ont changé la façon de faire de la musique. Le streaming a tendance à couper les introductions des morceaux. Les plus jeunes, notamment, écoutent en moyenne les 20 premières secondes d'une chanson, juste le début. Ils sont habitués à passer rapidement d'un produit culturel à un autre, comme avec les photos des réseaux sociaux. C'est pour ça aussi que les radios avec un public adolescent demandent des titres plutôt courts.

J. : Alors nous avons en ligne un auditeur, Victor, qui va nous parler de l'évolution de sa consommation musicale. Alors Victor tu as 18 ans, c'est ça ?

Victor : Oui, bonsoir.

J. : Victor, toi, est-ce que tu réussis à apprécier un titre qui dure moins de 2 minutes ?

Victor : Oui, tout à fait. Pour moi c'est plutôt la qualité de la chanson qui compte : elle doit transmettre des sentiments, me faire vibrer ! Si elle est bien faite, une minute, ça suffit pour rentrer dans la chanson. On peut la réécouter si on en a envie.

J. : Et toi tu as connu les CD ou tu as directement commencé à écouter de la musique en streaming ?

Victor : Au début, vers 12-13 ans, j'écoutais des CD, mais je suis très vite passé au streaming sur mon portable, parce que c'était beaucoup plus rapide, en 5 secondes on peut avoir accès à un album. En plus, les algorithmes nous proposent plein de nouveaux titres, et comme ça on peut vite se familiariser avec un genre qu'on ne connaissait pas. Quelques heures suffisent, alors qu'avant il fallait des années pour construire sa culture musicale. Du coup, on ne reste pas dans sa bulle, toujours avec les mêmes sons.

J. : Mais c'est un peu triste d'être conseillé par une machine, non ?

Victor : Non, je ne crois pas… disons que ce serait triste si c'était ma seule façon de connaître de nouveaux artistes. Avec mes amis on écoute tous plus ou moins les mêmes choses donc je ne peux pas dire que je découvre des styles musicaux grâce à eux, mais, par contre, à la maison, mes parents et mon grand frère écoutent beaucoup de musique, surtout de la musique africaine, et ça a orienté pas mal mes goûts musicaux.

J. : Maud, que pensez-vous de ce témoignage ?

M.P. : Ce qui ressort, comme je l'avais déjà souligné, c'est que notre rapport au temps a changé. On pourrait

comparer ce phénomène à celui de la restauration rapide, ou de ce qui se passe dans la mode avec l'hyperconsommation de vêtements. On passe plus rapidement d'un morceau à l'autre, d'un style à un autre. Et ça je crois que c'est plutôt négatif, car ça influence aussi la production de musique. Aujourd'hui, les artistes peuvent produire une dizaine de chansons en 5 ou 6 jours. C'est souvent difficile de faire de la qualité dans ces conditions.

D'après « Le streaming a-t-il changé notre rapport à la musique ? », Débattle, *Le Mouv*

17 Activité 8

Journaliste : Parlons aujourd'hui de l'amitié, avec la journaliste Valérie Marrast, qui vient de réaliser un documentaire sur ce sujet. Vous avez surtout réfléchi à comment commencent les amitiés, comment on devient amis, à tous les âges de la vie. Je voulais d'abord vous demander si certaines personnes sont plus douées que d'autres en amitié.

Valérie Marrast : Je dirais que oui, car il faut avoir des qualités bien précises pour être un bon ami, en particulier la générosité. Il faut donner beaucoup de son temps à l'autre, l'écouter longuement. C'est dans ce don que naît l'échange. Mais en même temps, ce n'est pas totalement gratuit. Nous demandons nous aussi que l'autre nous comprenne. Nous sommes souvent très exigeants avec nos vrais amis, parfois plus qu'avec notre propre famille.

J. : Justement, quelle influence a notre famille d'origine sur nos fréquentations ?

V.M. : Nos familles nous conditionnent, c'est sûr et certain. Nos parents ont une certaine façon de voir l'amitié, la relation à l'autre, l'ouverture. Donc ça c'est notre base. Mais très vite les amitiés vont bousculer tout ça, car nous avons tous eu des amis qui ne plaisaient pas du tout à nos parents. Et ce sont justement ces amis qui sont différents de notre culture familiale qui nous font prendre conscience qu'il existe d'autres façons de vivre, de penser, d'autres choix possibles.

J. : Et c'est surtout à l'adolescence qu'il y a ce changement ?

V.M. : Oui, les deux adolescences, parce qu'il y a celle qui va de 15 à 25 ans, et puis vers 45 ans. Ce sont deux moments dans la vie où on a envie de tout changer, pour avoir plus de liberté. Et donc nous cherchons notre famille de cœur, c'est-à-dire nos amis.

J. : Mais comment on décide que telle ou telle personne va devenir notre ami ?

V.M. : Ce n'est pas tellement rationnel. D'ailleurs, quand une amitié est décidée avec raison, par exemple, si on veut être l'ami de la fille ou du garçon les plus populaires du lycée, elle ne dure pas très longtemps. La vraie amitié, c'est un peu inexplicable, c'est quelque chose qu'on ressent. Les enfants, dès l'école maternelle, sentent qu'ils peuvent compter sur un copain, jouer ensemble dans la cour, se prendre la main quand ils ont peur… Et puis, il y aussi des amitiés qui naissent dans le conflit !

J. : Vraiment ? Ça parait bizarre !

V.M. : Et pourtant, ce n'est pas rare ! C'est comme si le conflit était un moment de vérité, on ose être soi-même, se mettre en colère. Et on voit aussi comme du courage chez l'autre, qui peut se transformer en un sentiment positif pour lui. C'est comme ça que j'ai moi-même rencontré Manon, qui est toujours ma meilleure amie aujourd'hui. Nous étions dans le même lycée, mais pas dans la même classe. On s'était disputées pour une histoire de place à la cantine, je m'en rappelle très bien ! Et puis, après ce premier contact, nous avons appris à nous connaître. Et nous nous sommes jamais perdues de vue.

D'après « L'amitié, une valeur sûre », Egosystème, *RTS*

Partie B. Comprendre les informations essentielles d'un document radiophonique

18 Activité 1

Journaliste : Pierre Grégoire, bonjour !

Pierre Grégoire : Bonjour !

J. : Alors vous êtes notre invité ce matin pour parler de votre dernier livre, «Enseigner par la nature», publié aux Éditions du Soleil. Mais je tiens à dire tout de suite que vous êtes plutôt psychologue qu'enseignant, de formation, c'est bien cela ?

P.G. : Oui, tout à fait. J'ai fait 5 ans à la faculté de psychologie, et ça m'a beaucoup aidé dans mon expérience de professeur des écoles. J'ai appris à écouter les enfants, ce qui m'a permis de comprendre leurs vrais besoins, et notamment cette incroyable envie qu'ils ont presque tous d'être à l'air libre. Et c'est comme ça que j'ai développé une pédagogie dans la nature, mais aussi par la nature, car la nature devient aussi «enseignante». L'objectif principal de notre méthode est que le public puisse se connecter à son environnement.

J. : Et qu'est-ce qu'on peut enseigner dans la nature ? C'est surtout pour des matières comme la biologie, le sport, non ?

P.G. : En fait, on peut tout enseigner dehors, à l'extérieur. Le français, les maths, la musique…

J. : Bon, pour les maths, je comprends bien comment on peut faire, par exemple en comptant les arbres ou les cailloux… mais pour la lecture et l'écriture, j'ai quelques doutes. C'est quand même beaucoup moins confortable d'écrire par terre qu'à son bureau, dans une salle de classe, non ?

P.G. : Déjà, en ce qui concerne la lecture, si on parle de confort, on est mieux installé allongé sur l'herbe que sur une chaise… Quant à l'écriture, la nature inspire beaucoup ! Par exemple, pour les élèves, c'est plus facile d'inventer un texte dans une forêt, en observant les animaux ou les plantes. On a constaté qu'à tout âge, la nature a un pouvoir incroyable sur notre imagination.
J. : Votre méthode, c'est donc d'emmener les élèves dans différents milieux naturels, pas seulement dehors dans la cour de l'école ?
P.G. : Oui, c'est bien ça. On prend les livres, les cahiers, les stylos, tout ce qui est nécessaire, et on va se promener. Mais quand ce n'est pas possible, on peut aussi se contenter de la cour.
J. : Mais quel est l'avantage, dans ce cas-là ?
P.G. : Les élèves peuvent prendre l'air, et donc ça leur fait déjà du bien. Ils sont plus libres de leurs mouvements, ce qui est fondamental pour ceux qui ont un caractère plus dynamique. Et puis, du point de vue pédagogique, cela permet de concrétiser les enseignements. Par exemple, en géométrie, on peut estimer la hauteur du bâtiment de l'école, la surface de la cour…
J. : Et quels sont les effets positifs que vous avez pu constater chez les élèves ?
P.G. : Et bien j'ai remarqué que les enfants marchent beaucoup mieux qu'avant ! C'est-à-dire qu'ils tombent moins qu'avant, ils acquièrent de la stabilité. Au niveau relationnel, les élèves collaborent mieux, ils s'entraident davantage, ce qui bien sûr améliore l'ambiance dans la classe.
J. : Mais est-ce que, d'être dehors, pour beaucoup d'enfants, ce n'est pas plutôt associé au jeu, au temps libre ? Est-ce que ça ne les empêche pas de se concentrer ?
P.G. : C'est surtout vrai dans la cour de l'école, car bien évidemment, c'est là où a lieu la récréation, la pause ! Les professeurs doivent donc faire un travail de dialogue avec les élèves, pour bien définir les moments de jeu et les moments de travail. C'est aussi important de respecter les programmes scolaires dans les activités proposées, pour qu'elles aient vraiment du sens pour les enfants.

D'après « Enseigner avec la nature : l'école à ciel ouvert », 7 milliards de voisins, *RFI*.

19 Activité 2

Journaliste : Le livre est un secteur en crise, on entend ça depuis des années cependant, les Français n'ont pas arrêté de lire, bien au contraire. Quant aux plus jeunes, les 15-25 ans déclarent lire entre 10 et 15 livres par an, en comptant les lectures scolaires. Et justement, aujourd'hui on se demande quels types de livres sont proposés aux jeunes à l'école. Faut-il continuer à proposer des classiques, qui sont parfois difficiles à appréhender, ou bien moderniser les programmes scolaires ? Pour en débattre, nous avons dans ce studio Romain Bouffard, professeur de français dans un lycée lyonnais depuis une dizaine d'années. Bonjour et bienvenu !
Romain Bouffard : Bonjour !
J. : Alors ma première question concerne justement ces fameux programmes scolaires. Pensez-vous que les œuvres proposées soient stimulantes pour vos élèves, qui ont entre 15 et 18 ans ?
R.B. : Mon expérience, c'est qu'il y a un effort qui est fait pour toucher les élèves, je m'en suis bien rendu compte dans le lycée où j'enseigne. On veut faire rentrer un autre type de littérature. Par exemple, vu le succès des séries criminelles chez les jeunes, on a proposé des romans policiers contemporains aux élèves. On essaie de choisir aussi des auteurs plus jeunes, avec un style littéraire et un langage plus dynamiques. Si l'élève finit un chapitre en ayant fortement envie de lire le chapitre suivant, alors pour moi le pari est gagné. Je suis convaincu que les jeunes lisent plus qu'on ne le croit, mais pas tous les genres de livres.
J. : Alors justement on a un auditeur en ligne, Thomas, 15 ans.
Thomas : Bonjour.
J. : Bonjour ! Toi tu voudrais intervenir sur les fameux livres classiques, c'est-à-dire ceux qu'il faut absolument avoir lu pendant ses études, comme les pièces de théâtre de Molière, par exemple.
Thomas : Oui, je viens de rentrer au lycée, et vraiment, je trouve que ce qu'on nous fait lire, c'est ennuyeux. En fait, ça parle trop du passé, d'une époque complètement différente de notre réalité. Les personnages, c'est des princes, des chevaliers… Moi ça ne me donne pas du tout envie de lire, ce genre de textes.
J. : Merci Thomas ! Romain Bouffard, votre réaction ?
R.B. : Alors j'entends bien ce que nous dit Thomas, et en fait la solution, c'est de ne surtout pas donner une lecture complète du classique pour commencer, en première année, mais de partir de peu de textes, bien choisis. Vous parliez de théâtre, c'est un excellent moyen de rentrer dans la littérature, parce qu'on peut la rendre vivante. Je fais toujours jouer quelques scènes à mes élèves, ce qui valorise beaucoup ceux qui sont moins timides que les autres, et qui peuvent pour une fois s'exprimer avec leur corps plus librement. On peut même filmer cette représentation pour la diffuser à d'autres classes, c'est très stimulant.
J. : Mais pouvez-vous choisir les livres que vous faites étudier ? Il y a une liste ?
R.B. : Nous travaillons par thématiques, et par conséquent on est libres de sélectionner les textes qu'on préfère autour de ce thème, comme par exemple

l'autobiographie, ou le voyage. Il faut bien sûr veiller à la qualité linguistique des textes. Cela dit, ce n'est pas parce qu'un auteur a recours à des mots familiers que le livre a moins de valeur. Les élèves s'étonnent parfois de certains extraits que je propose, parce qu'ils y retrouvent des mots de leur quotidien. Ils me disent : « *Mais monsieur, nous aussi on peut écrire comme ça ?* ». C'est mon rôle de leur montrer que la littérature, c'est aussi raconter la société dans laquelle on vit, et son langage.

D'après « Les livres ont-ils encore un avenir ? », Débattle, *Le Mouv*

20 Activité 3

Journaliste : Aujourd'hui dans le Grand Débat, nous discutons d'une question dont on parle beaucoup dernièrement : un changement d'horaires pour les lycéens. On propose de tester dans certains lycées de la région parisienne une entrée à 9 heures le matin, au lieu de 8 heures actuellement. La plupart des élèves est d'accord avec cette idée, car, disent-ils, ils pourraient se reposer davantage. Nous recevons deux experts pour débattre du sujet : Véronique Ferreira, proviseure du lycée Saint-Exupéry, et le docteur Cédric Thélier, spécialiste du sommeil. Je commence avec vous, Docteur Thélier. Pensez-vous que cette mesure puisse être efficace pour que les ados se sentent moins fatigués ?

Cédric Thélier : C'est une réalité : dans les pays où les élèves entrent une heure plus tard à l'école, comme aux États-Unis, des études récentes ont montré une amélioration des performances scolaires, et une baisse des retards et surtout de l'absentéisme. Il est clair qu'en France les jeunes dorment peu et mal, et que ça a des conséquences sur leurs résultats scolaires. Dormir plus le matin pourrait vraiment les aider.

Véronique Ferreira : Pardon de vous interrompre, Docteur Thélier, mais il me semble que si les adolescents manquent de sommeil, c'est surtout parce qu'ils vont au lit trop tard. Il faudrait qu'ils réussissent à gérer l'heure à laquelle ils vont se coucher. Enfin, c'est surtout leurs parents qui devraient les aider à le faire ! Presque tous nos élèves avouent qu'ils passent trop de temps sur les écrans le soir, et que ça les empêche de s'endormir. Je ne crois pas que ce soit à l'école de s'adapter aux mauvaises habitudes des élèves.

J. : Docteur Thélier, que répondez-vous ?

C.T. : Certes, beaucoup de jeunes sont concernés par les problèmes liés à l'usage des téléphones portables le soir. Mais ce n'est pas la majorité d'entre eux ! Il y a aussi des élèves qui ne vivent pas à côté de leur lycée, et qui doivent se lever très tôt pour prendre le bus ou le train. Pour eux, une heure de sommeil en plus devient fondamentale.

V.F. : Je peux être d'accord avec vous concernant ces cas particuliers, mais nous avons mené des enquêtes auprès des enseignants, et ils ne sont pas du tout d'accord avec la proposition de retarder l'entrée des élèves. La première heure de cours est celle où les élèves sont le plus concentrés, où ils écoutent vraiment !

C.T. : Je ne partage pas cette opinion. À 8 heures, la mise en route est souvent difficile, surtout quand les cours traitent des matières fondamentales comme les mathématiques. Il faudrait, d'ailleurs, commencer avec des cours plus créatifs, comme l'art ou la musique.

J. : Madame Ferreira, est-il réaliste de repenser les emplois du temps des élèves dans ce sens ?

V.F. : Écoutez, nous avons déjà beaucoup de difficultés pour mettre en place nos programmes de cours avec toutes les options que nous proposons, comme l'enseignement d'une troisième langue étrangère ou les cours de théâtre. Il me paraît complètement impossible de tout réorganiser, car cela aurait aussi un impact sur les horaires de la cantine. Vous savez, quand on doit gérer plus de mille élèves, c'est vraiment compliqué de changer la façon dont l'établissement fonctionne.

D'après « Les lycéens auront-ils une heure de sommeil en plus ? », Journal, *France Info*

21 Activité 4

Journaliste : Évoquons aujourd'hui une méthode éducative innovante, avec ce que l'on appelle la « pédagogie de projet ». Il s'agit de mettre au centre de l'apprentissage le faire et l'expérience. Alors comment fonctionne cette pédagogie ? C'est ce que nous allons découvrir avec notre invité. Bonjour Richard Ruiz !

Richard Ruiz : Bonjour Anne-Sophie.

J. : Vous êtes donc chercheur au Centre d'études pédagogiques de Bruxelles, et vous avez même consacré votre thèse de doctorat à la pédagogie de projet.

R.R. : Oui, c'est bien ça.

J. : Qu'est-ce que ça veut dire, concrètement, enseigner avec la pédagogie de projet ?

R.R. : Je peux commencer avec un exemple. J'ai suivi un groupe d'enfants âgés de 4 à 6 ans, pendant 3 ans. 3 ans, ça peut paraître très long, mais c'est la première caractéristique de cette pédagogie : elle demande du temps. Donc ce petit groupe d'une dizaine d'enfants a décidé, quelques semaines après la rentrée scolaire, d'ouvrir au sein de l'école un petit magasin de fruits et légumes.

J. : Si petits ? C'est surprenant ! Ce sont eux qui ont pris cette décision ou bien c'est l'idée de leur professeur ?

R.R. : Oui, même les parents ont été très étonnés ! En tout cas, votre question touche à un point essentiel de la pédagogie de projet : l'enseignant et ses

élèves définissent ensemble le type de projet à mettre en place. En fait, l'une des priorités dans les écoles primaires belges d'ici à 5 ans, c'est d'apprendre aux enfants à bien se nourrir. C'est donc tout naturellement que l'enseignant a discuté avec les enfants des façons dont on pouvait concrètement améliorer l'alimentation à l'école, et a fait naître cette idée de vente de fruits et légumes de saison dans l'établissement.

J. : Donc si j'ai bien compris, cette première étape est essentielle, et passe par le débat.

R.R. : Oui, mais je précise que le débat doit être orienté par l'enseignant, parce que sinon on ne peut pas se mettre d'accord rapidement, il y aurait trop d'idées à trier ! Et ça devient vite difficile de se comprendre.

J. : Et dites-moi, on peut mettre en place cette façon d'enseigner à tout âge ?

R.R. : Oui, de l'école maternelle à la fin du lycée, et même après dans les études universitaires. Mais je dois dire que c'est plus facile de la mettre en place avec les plus petits, car il y a plus de libertés dans le choix des activités, des programmes. Après, au lycée, les élèves et leurs parents stressent beaucoup à cause de l'examen de dernière année, et donc c'est plus difficile de convaincre tout le monde de s'investir dans cette idée de projet. Et c'est dommage ! C'est vraiment dommage, puisque que justement la pédagogie de projet, c'est une introduction au monde réel, au concret, au monde du travail aussi.

J. : Oui, en effet, si j'ai bien compris, cette pédagogie passe obligatoirement par le travail collaboratif, et ça c'est très proche de ce qu'on vit chaque jour quand on doit communiquer avec ses collègues, avec le travail en équipe.

R.R. : Absolument ! Les élèves doivent apprendre à se parler et à s'écouter pour avancer ensemble. Et l'apprentissage va beaucoup plus vite, en fait. Parce que les savoirs, les connaissances les plus abstraites sont immédiatement utilisés. C'est évident dans les projets qui prévoient un échange dans une langue étrangère. Je pense notamment à un projet européen, où des lycéens français devaient organiser un concert dans leur établissement, avec des artistes espagnols et français. Et bien les élèves ont cherché tout seuls le vocabulaire nécessaire pour définir cet événement avec leurs partenaires étrangers. Donc, il ne s'agissait pas juste d'apprendre une liste de vocabulaire, mais d'employer des mots au service d'une action réelle.

D'après « La pédagogie par projet », Tribu, *RTS*.

22 Activité 5

Journaliste : Bienvenus sur Sud-Ouest Radio ! La question du jour : est-ce que c'est mon droit de m'habiller comme je veux au bureau et par exemple de porter un short, des jupes courtes ou des sandales ? Bonjour Isabelle Vernant.

Isabelle Vernant : Bonjour !

J. : Vous êtes avocate et spécialiste en droit dans une agence de travail temporaire. Nous sommes bientôt au mois de juillet, il fait plutôt chaud… Est-ce que mon employeur peut m'interdire de m'habiller aussi légèrement que je le veux ?

I.V. : Et bien le principe, c'est la liberté. Le salarié s'habille comme il le souhaite, parce que ça fait partie des droits fondamentaux de tout citoyen. Cependant, la loi dit bien que malgré cette liberté, l'employeur peut apporter des restrictions si elles sont justifiées par la tâche à accomplir.

J. : Et quelles sont ces justifications ?

I.V. : Eh bien, il en existe deux types : premièrement, celles qui sont liées à des questions de sécurité. Il est clair que pour certaines tâches, par exemple quand on utilise des produits chimiques très dangereux dans l'industrie, il faut que le salarié porte une tenue adaptée. Dans ce cas, l'employeur fournira les vêtements adaptés et prendra en charge leur achat et leur entretien. Deuxièmement, pour certains services commerciaux, il n'est pas accepté de se présenter dans certaines tenues face à la clientèle. Je pense notamment au secteur bancaire ou de la restauration. Mais il est également possible de demander à l'employé de couvrir ou de protéger uniquement certaines parties du corps. Tout cela se décide au cas par cas, et c'est parfois bien compliqué de décider si la justification est correcte.

J. : Et c'est pour cette raison que beaucoup d'entreprises mettent en place des règlements vestimentaires, quelquefois très précis, sur la coupe de cheveux, la longueur des pantalons ou des jupes.

I.V. : Alors, oui, et pour moi il est inadmissible que ce type de règlement puisse être proposé en France. Ça n'est pas légal ! C'est quelque chose qui est fréquent dans certains pays, comme les États-Unis, mais qui n'est pas admis par le droit du travail français. Beaucoup d'entreprises américaines ont tenté d'imposer ces règles vestimentaires, mais la loi est intervenue et les a interdites.

J. : Mais il existe aussi des cas dans les entreprises françaises, non ? Je pense à l'affaire des chauffeurs de bus nantais, qui voulaient simplement pouvoir porter des shorts pendant leur service, surtout en cas de grande chaleur. Ils voulaient les mêmes droits que leurs collègues femmes, qui, elles, pouvaient conduire le véhicule en jupe.

I.V. : En effet, ils ont suivi l'exemple de leurs collègues suédois qui ont fini par obtenir gain de cause. C'est ce dont je parlais tout à l'heure : une négociation est indispensable ! Il me semble que chacun doit faire preuve d'intelligence et de bon sens, et qu'il faut éviter à tout prix le conflit et le recours à la justice. Quand je pense que dans certains cas, l'employeur a été

jusqu'à renvoyer son salarié à cause d'une tenue trop excentrique ! Il est donc fondamental qu'un dialogue soit possible entre l'employé et l'employeur avant d'en arriver à prendre de telles décisions.

D'après « Ai-je le droit de m'habiller comme je veux au travail ? », On s'y emploie, *France Info*

23 Activité 6

Journaliste : Notre façon de parler, les émotions qu'expriment notre visage, notre regard… Voilà ce qu'un algorithme développé pour la première fois en Europe par la start up suisse *TalentJob* est capable d'analyser dans le domaine des ressources humaines. Ce n'est pas un film de science-fiction, mais une réalité : un robot lit et enregistre sur votre visage et dans le ton de votre voix ce que vous ressentez. Dans quel but, me direz-vous ? Comprendre si vous êtes le bon candidat pour un poste bien défini. Il n'y a que deux entreprises au monde qui ont mis au point ce concept, la seconde est aux États-Unis. Nous recevons Germain Denoix, chercheur à l'université de Genève, dans le département Intelligence artificielle, qui a suivi ce projet du point de vue technique. Bonjour monsieur Denoix !

Germain Denoix : Bonjour !

J. : Alors, concrètement, comment fonctionne ce programme de recrutement par intelligence artificielle ?

G.D. : Eh bien il y a d'abord une demande du recruteur. Il propose une liste de questions pour l'entretien d'embauche, adaptées au poste. Les candidats y répondent en se filmant. Cette vidéo est ensuite soumise à l'algorithme.

J. : Et vous pouvez donc alors identifier les meilleurs candidats ?

G.D. : Alors, pas exactement. Ce qu'on ne peut pas faire, c'est définir si un candidat est stressé, honnête ou sociable juste parce que ses yeux sont trop fixes ou qu'il sourit beaucoup. Ce n'est pas comme ça que ça marche. En revanche, à partir de l'analyse de milliers de vidéos, nous avons pu déterminer que certaines caractéristiques d'expression orale et gestuelle sont communes aux candidats qui ont été sélectionnés pour le même type de poste que celui qui est recherché.

J. : Alors on pourrait penser que les entreprises vont toujours recruter les mêmes profils, les mêmes types de personnes ?

G.D. : Non, pas du tout ! Au contraire ! L'algorithme va proposer aux employeurs des candidats qui ont des diplômes différents de ceux demandés dans l'offre d'emploi, et qu'ils n'auraient donc jamais contactés sans cet outil. Il y a aussi la question de l'âge : le recruteur a souvent une idée bien arrêtée sur le type de personnes qu'il recherche, plutôt jeune ou au contraire expérimenté. Mais l'algorithme, lui, traite de la même façon tous les candidats. Le recrutement est beaucoup plus juste et précis !

J. : Dans ce cas-là, les CV traditionnels deviennent complètement inutiles ?

G.D. : En effet, on peut dire que la présentation vidéo va les remplacer. C'est un phénomène qui est déjà une réalité dans le monde des ressources humaines, au-delà de notre invention. Et le recrutement devient de plus en plus rapide. Autrefois, il fallait de nombreux entretiens pour définir le profil d'une personne. Aujourd'hui, l'intelligence artificielle permet de le faire en moins d'une heure. D'autant plus que la plateforme prévoit également dans son offre la possibilité de tester les candidats en langue, un outil très précieux pour l'emploi à l'international. Les candidats ne pourront plus mentir sur leurs compétences !

J. : Pensez-vous que, dans ce cas, l'intelligence artificielle soit le futur du recrutement ?

G.D. : J'en suis convaincu ! Il suffit de voir le nombre de projets de recherche sur ce thème en ce moment. Je pense que les grandes entreprises vont développer leurs propres outils à partir de leur base de données. Si tel profil s'est bien distingué sur tel poste, une intelligence artificielle pourra facilement le détecter et y faire correspondre de futurs profils adaptés. Avec des données de qualité et en grand nombre, l'entreprise peut alimenter l'intelligence artificielle et ainsi augmenter ses performances.

D'après « Recrutement : un algorithme pour analyser la voix et le visage des candidats », C'est mon boulot, *France Info*

24 Activité 7

Journaliste : Comment décider dans quelle université s'inscrire ou vers quel métier s'orienter ? Pas facile pour les jeunes, surtout dans un monde professionnel qui bouge tout le temps ! Essayons d'y voir plus clair ce matin avec Samuel Garcia, conseiller d'orientation dans un lycée de la banlieue lyonnaise, et responsable du plan régional pour l'orientation. Bonjour Samuel Gracia.

Samuel Garcia : Bonjour !

J. : Alors, première question : est-ce que c'est plus difficile de s'orienter aujourd'hui que dans le passé ?

S.G. : Eh bien effectivement, les choses ont changé. Pour les parents ou les grands-parents des jeunes d'aujourd'hui, trouver un métier, c'était de leur temps une évidence. On faisait des études puis on exerçait le métier pour lequel on avait étudié. Mais depuis une vingtaine d'années, le lien entre études et métier s'est affaibli. Les parcours proposés sont multiples, avec la possibilité de se réorienter en cours de route. En conséquence, il existe, là je parle surtout des trois dernières années, une offre de service d'aide à l'orientation, privé, avec des coachs ou des psychologues d'orientation, mais aussi au niveau des institutions. Les universités proposent de plus en plus de

programmes spécifiques pour les jeunes qui veulent se réorienter.

J. : Et comment expliquez-vous cette tendance ?

S.G. : Il y a plusieurs réponses. D'abord, les métiers se sont multipliés, si bien que le nombre de formations professionnelles a augmenté en parallèle : des dizaines sont créées chaque année. Par ailleurs, les jeunes d'aujourd'hui ont l'habitude de changer très rapidement, de passer d'une idée à une autre comme ils le font sur les réseaux sociaux. Et ça c'est plutôt positif en général, savoir s'adapter à la nouveauté est une compétence indispensable dans beaucoup de métiers. Mais c'est vrai aussi que, d'un autre côté, c'est parfois compliqué pour les nouvelles générations de suivre un parcours qui comprend beaucoup d'années d'études, comme médecine ou droit.

J. : Justement, écoutons le témoignage de Sophia, 23 ans, qui a vécu une réorientation à l'université.

Sophia : Après le lycée, j'ai décidé de commencer des études de commerce. En fait, je ne savais pas du tout quoi choisir, et comme j'adore parler, mes proches m'ont conseillé de m'orienter vers la vente, où la communication était importante. Je me dis que j'aurais plutôt dû prendre rendez-vous chez le conseiller d'orientation du lycée, ou discuter avec mes professeurs, car je n'étais pas du tout faite pour cette filière. C'est vrai que j'ai une facilité à rencontrer les gens, à me faire des amis, mais quand il s'agit de vendre un produit, je ne suis plus du tout à l'aise. Il y avait beaucoup trop de compétition. Et au bout d'un an, j'ai rencontré une conseillère d'orientation très compétente, qui a compris ma sensibilité, que moi-même je n'avais pas comprise d'ailleurs ! Et c'est grâce à elle que je me suis réorientée vers une formation d'éducatrice sociale, pour pouvoir aider concrètement ceux qui sont dans le besoin.

J. : Votre réaction, Samuel Garcia ?

S.G. : En fait, l'expérience de Sophia reflète une autre caractéristique que j'ai pu observer chez les jeunes de mon établissement : pour eux, il est important que le travail ait du sens, non seulement pour soi, mais aussi pour le monde. On se demande de plus en plus comment agir, comment réparer et comment construire le monde de demain en travaillant. La question du salaire passe d'ailleurs souvent au second plan par rapport à cette quête de sens. Et il est aussi fréquent que les jeunes expriment le besoin d'équilibrer leur vie personnelle et leur vie professionnelle, et de concilier les deux.

D'après « C'est quoi une bonne orientation professionnelle ? », *Le Mag, RCF*

25 Activité 8

Journaliste : Ce soir on parle de travail, et plus particulièrement de bonheur au travail. Selon des statistiques récentes, 60% des Français trouvent que leur métier est stimulant. Et ce qui nous intéresse vraiment, c'est de comprendre ce qui fait que vous, les 20-30 ans, qui commencez votre vie professionnelle, vous vous y sentiez bien. On va en discuter avec un premier auditeur, Kevin, 25 ans, qui nous appelle de Nice.

Kevin : Bonjour à tous !

J : Alors, Kevin, pensez- vous qu'on puisse ressentir de la joie en exerçant son activité professionnelle ? Et si oui, qu'est-ce qui peut nous y aider ?

K. : C'est tout à fait possible d'être heureux au travail, que l'on soit indépendant ou salarié. Mais d'après moi, ce qui est essentiel, c'est d'être entouré d'une très bonne équipe. C'est l'environnement humain qui fait tout ! Si vous avez des collègues qui vous aident, qui vous encouragent, vous êtes forcément content d'aller travailler ! Personnellement, quand j'ai fini le lycée, j'ai travaillé plusieurs étés dans une usine de chaussures, comme ouvrier, puis j'ai aussi été employé administratif. Eh bien même si le salaire était meilleur et les conditions de travail moins difficiles physiquement dans les bureaux, j'étais beaucoup plus content d'aller à l'usine, avec des collègues qui étaient devenus de vrais amis. Et c'est aussi à l'usine que j'ai senti que mon travail était vraiment concret, puisque je fabriquais un objet, que je pouvais toucher !

J. : Alors c'est intéressant parce que beaucoup de personnes nous écrivent en direct sur le chat pour confirmer que les collègues, ça compte beaucoup, mais que c'est aussi le lieu de travail, l'environnement qui détermine si on se sent bien ou pas. Par exemple, Pauline, 22 ans, nous dit que quand le télétravail a été adopté dans son entreprise, cela l'a soulagé car elle ne supportait plus de travailler cinq jours sur cinq dans un open space et d'entendre toute la journée les conversations de ses collègues. Kevin, vous êtes d'accord ?

K. : Non, pas vraiment. Je trouve que les bureaux sans séparation peuvent au contraire favoriser la communication. J'ai créé depuis peu ma propre entreprise avec trois amis. On travaille 10 heures par jour, dans une ambiance tranquille, sans que cela nous pèse, même si on est tous ensemble dans la même pièce. Mais c'est vrai qu'on a investi dans des appareils de dernière génération pour ne pas trop faire de bruit, comme des casques sans fil par exemple.

J. : Et ce n'est pas un peu dangereux parfois de mélanger travail et amitié ?

K. : Mais pas du tout ! J'ai même lu une enquête qui disait le contraire : l'amitié au travail augmente la productivité des employés, vu qu'ils sont beaucoup plus motivés pour retrouver leurs amis sur leur lieu de travail. Il me semble que c'est surtout les patrons qui considèrent qu'il faut éviter les amitiés dans leur entreprise, pour que leurs salariés ne passent pas trop de temps à bavarder autour de la machine à

café. Évidemment, il faut savoir se contrôler, on ne va pas se mettre à plaisanter ou à parler de notre vie privée devant des clients ou pendant une réunion. Et avec Alexandre et Adèle, mes associés, on a défini des règles, par exemple sur les pouvoirs de décision, sur les conditions du départ de l'un d'entre nous. Et on a mis tout ça par écrit, pour éviter les mauvaises surprises en cas de conflits. Ça fait un an que notre société existe, et pour le moment, on a toujours réussi à se mettre d'accord sans aucune difficulté.

D'après « Est-ce qu'on peut s'épanouir au travail ? », *Débattle, Le Mouv*

Partie C. Comprendre des conversations et des annonces

26 Activité 1

Document 1

Journaliste 1 : Radio bleu ! Ce matin nous vous parlons d'un reportage diffusé mardi prochain sur TF1, au sujet d'une association qui existe depuis plus de mille ans, et que vous connaissez sans doute : les Compagnons du devoir. Il s'agit d'artisans de haut niveau, les maîtres compagnons, qui forment des apprentis de plus de 15 ans. Ces jeunes apprennent leur métier en voyageant à travers toute la France. Mais ce n'est que depuis une quinzaine d'années que les femmes peuvent s'inscrire à ces formations d'élite. Et leur intégration dans cette institution exigeante est aujourd'hui une réalité, même si elles ne représentent encore que 12 % des apprentis. C'est justement le sujet du reportage que vous avez regardé, Jonathan.

Journaliste 2 : Eh oui Sandra. Ce que nous découvrons, c'est le portrait de quatre jeunes filles courageuses et déterminées, des « compagnonnes » du devoir. J'ai été particulièrement sensible à l'histoire d'Océane, une jeune pâtissière de 21 ans. Elle doit passer une première épreuve pour se présenter à la communauté des compagnons. Et le défi est de taille : préparer le dessert d'un repas de cent cinquante invités. On suit pendant trois jours, les aventures d'Océane, souvent paniquée, perdue dans sa recette, avec quelques casseroles brûlées. Et ce qui apparaît, c'est une valeur essentielle de cette formation : la solidarité. En effet, trois compagnons plus expérimentés lui portent secours dès qu'elle perd le contrôle de la situation. Dans un monde professionnel où l'égoïsme est souvent très présent, cela fait du bien de voir des exemples comme ceux de ces jeunes filles.

D'après « Les compagnonnes du devoir », *Reportages découverte, TF1*

27 Activité 1

Document 2

Journaliste : Aller à la laverie automatique pour faire sa lessive, ça n'a rien d'amusant. Sauf à Bayonne, où Bertrand Maréchal, ex-directeur dans le secteur des assurances, a décidé de se reconvertir en ouvrant une laverie conviviale, entièrement repensée, dans le quartier de la gare. Son nom : Le Spot du Linge. Cette laverie d'un nouveau genre propose une multitude de services. Écoutons Bertrand Maréchal.

Bertrand Maréchal : Donc ici, à côté des machines, c'est possible de prendre un café accompagné de pâtisseries fait-maison, dans un espace agréable, avec des canapés. Mais c'est pas tout ! Mon idée, c'était d'offrir des activités qui durent le temps d'une lessive, et donc on a aussi créé un espace beauté, où les clients peuvent se faire couper les cheveux, ou faire une manucure… Et surtout, je voulais créer du lien dans le quartier ! Que des gens très différents aient l'occasion de se parler, de se rencontrer aussi. C'est pour ça que j'organise des ateliers, des lectures, et même des soirées karaoké. Et ce qui est super, c'est qu'on a beaucoup d'étudiants qui viennent, mais aussi des mamans, des personnes âgées.

J. : Une belle réussite, alors que les débuts ont été compliqués pour Bertrand…

B.M. : Alors ce projet, ça a été long à monter, parce que c'est la première laverie de ce type en France, et les banques étaient très méfiantes, elles ne comprenaient pas le concept d'avoir plusieurs activités réunies dans un même lieu. J'ai donc dû chercher d'autres types de financement, par exemple avec des associations locales ou des fonds européens.

D'après « Une laverie-salon de thé à Bayonne », *Esprit d'initiative, France Inter*

28 Activité 1

Document 3

Journaliste : Ce matin on parle de générosité ! À l'heure où tout se vend, voici le retour du don sur les réseaux sociaux, notamment avec ces sites Internet qui nous aident à donner nos objets. Béatrice Diogo, directrice du site *donnons.org*, est notre invitée. Avec plus d'un million d'inscrits en dix ans, le site a permis le don de plus de 2 millions d'objets. Alors, comment ça fonctionne exactement ?

Béatrice Diogo : C'est très simple, en fait. Nous avons tous des objets, des vêtements, qui dorment dans nos placards, qui ne servent jamais et qui prennent de la place… Notre application permet de se géolocaliser, et de mettre en contact des personnes qui veulent donner des produits, comme par exemple un frigo, une chemise ou une raquette de tennis, et d'autres

qui veulent les recevoir. L'intérêt est bien sûr économique, puisque tout est gratuit, mais aussi écologique. On oublie souvent le bilan environnemental des objets inutilisés. Et nous avons constaté dernièrement que la plupart des jeunes inscrits du site, les 18-30 ans, se sentent très concernés par les questions écologiques.
J. : Mais est-ce que certains n'essaient pas aussi de revendre les objets récupérés sur le site ?
B.D. : Ecoutez, l'idée du projet, c'est d'être solidaire. Si certaines personnes récupèrent des objets pour les revendre, c'est sans doute qu'ils ont besoin de cet argent-là. On peut difficilement s'enrichir avec des objets d'occasion, leur valeur marchande est souvent très faible. Si quelques objets sont revendus, pour nous ce n'est pas un problème.

D'après « Donner plutôt que vendre ou jeter, en quelques clics », *Social Lab, France Inter*

29 Activité 2

Document 1

Journaliste : Bonjour Martin Legendre
Martin Legendre : Bonjour !
J. : Vous êtes le fondateur de Mycvfactory, une société qui accompagne les candidats dans la rédaction et la conception de leur CV. Les qualités comportementales dont on parle beaucoup en ce moment, comment les exposer au mieux dans un CV ?
M.L. : On les écrit tout simplement dans une partie « compétences » qui leur est réservée. Mon conseil, c'est de bien les mettre en avant, avec de gros caractères. Cela peut être des compétences professionnelles, ou liées à la personnalité ou aux loisirs du candidat. Par exemple, la créativité, l'esprit d'équipe… Mais en tout cas c'est inutile de trop les détailler, car on va plutôt le faire pendant l'entretien.
J. : Les réseaux sociaux ont-ils fait évoluer le CV ?
M.L. : Oui, avant le CV décrivait beaucoup plus les diplômes, alors qu'aujourd'hui le CV est devenu très concret, avec des chiffres, des graphiques, des mots-clés. En fait, il faudrait reprendre les mots qui sont dans l'annonce, puisque c'est souvent un robot qui fait le premier tri des CV pour les cabinets de recrutement.
J. : Et est-ce qu'il est important de le personnaliser, d'y mettre une photo par exemple ?
M.L. : Alors le CV doit être beau, et surtout avec une présentation moderne. On doit éviter les textes longs, les phrases. En ce qui concerne la photo, je pense que c'est très intime. Si le candidat n'a pas envie de mettre sa photo, il ne doit pas le faire. Il faut qu'il se sente à l'aise avec son CV.

D'après « Les dernières tendances du CV, le curriculum vitae », On s'y emploie, *France Info*

30 Activité 2

Document 2

Journaliste : Le billet vert avec Maryse Mourier, auteure d'un livre qui vient de sortir sur la consommation de viande et son impact sur l'environnement. Bonjour !
Maryse Mourier : Bonjour, et merci de votre invitation.
J. : Alors, vous n'êtes pas végétarienne, mais vous êtes sensible au bien-être animal, notamment en tant que présidente d'une association de vétérinaires. Par exemple, vous parlez dans votre ouvrage de l'élevage intensif de poulets, notamment en Espagne et en Belgique.
M.M. : Oui, car chaque année des millions de poulets naissent dans un bâtiment dont ils ne sortent jamais, un bâtiment dans lequel se trouve… leur abattoir ! Dans ces conditions, quel lien existe-t-il entre l'homme et l'animal ? C'est ce que je me demande dans mon livre ! Et je trouve qu'il faudrait aider financièrement les éleveurs qui font l'effort de bien traiter leurs animaux. C'est souvent la pression économique qui conduit les éleveurs à la maltraitance.
J. : Et vous militez également pour un étiquetage obligatoire qui indique clairement les conditions de vie des animaux.
M.M. : Oui, en effet, car je ne dis pas qu'il ne faut plus manger de viande. Je dis juste que le consommateur a le droit d'être bien informé pour faire son choix. Si on décide de manger de la viande, il faut être sûr de son origine, et préférer la qualité à la quantité, ce qui permet aussi d'éviter le gaspillage.

D'après « Faut-il arrêter de manger de la viande ? », Le billet vert, *France Info*

31 Activité 2

Document 3

Journaliste : Aujourd'hui, nous nous rendons dans une salle de classe à Neufchâtel, en Suisse, avec vous, Nicolas Ferrey. Une salle de classe qui a la particularité d'avoir reçu la visite des animateurs d'un musée, Le Laténium.
Nicolas Ferrey : Oui, comme l'accès aux musées est souvent difficile pour les classes d le musée archéologique d'Hauterive a décidé de faire vivre l'archéologie au-delà de ses murs en allant à la rencontre des élèves de 6 à 12 ans, à travers des ateliers didactiques ou créatifs.
J ; : Et ça marche bien ces ateliers dans les classes ?
N.F. : Alors oui, on peut dire que l'offre connaît un grand succès auprès des enseignants, très heureux de pouvoir proposer à leurs élèves une activité qui sortent de la routine. J'ai pu assister à un atelier

pendant lequel les élèves devaient déterminer la nature, et si possible, la fonction des objets préhistoriques que leur a distribués Hugo, médiateur au Laténium. Et c'est extrêmement utile : ils apprennent à chercher des indices, mais aussi à prendre de la distance et à vérifier leurs hypothèses, en faisant un travail de groupe. Des capacités fondamentales dans le monde d'aujourd'hui, notamment pour traiter la masse d'informations présentes sur Internet.

J. : Et ce type d'initiatives est proposé chaque année ?

N.F. : Eh bien oui, car beaucoup de professeurs sont très favorables à ces ateliers qui ont lieu directement dans leur classe, en effet, c'est souvent compliqué pour eux d'organiser les déplacements des élèves, surtout pour les écoles qui se trouvent à la campagne.

D'après « Le musée archéologique d'Hauterive se rend dans les écoles », Ici la Suisse, *RTS*

32 Activité 3

Document 1

Journaliste : Nous retrouvons Hélène Rouat, qui nous parle d'une initiative écologique surprenante ! Le club de canoë Strasbourg Eaux Vives propose des balades où les participants récupèrent les déchets qui flottent dans la rivière, au cœur de la réserve naturelle nationale de la forêt de la Robertsau.

Hélène Rouat : Oui, enfin, je ne sais pas si c'est si surprenant que ça comme initiative, car si comme moi, vous avez l'habitude de vous promener dans la nature, à la montagne ou dans les bois, et bien vous avez sûrement déjà eu envie de ramasser les déchets plastiques ou autres que l'on voit un peu partout. C'est avec le même raisonnement que le club a créé cette offre, pour inviter ses visiteurs à soutenir une démarche éco-citoyenne de protection des cours d'eau. Pour 25 euros, on vous loue le matériel et vous vous engagez à rapporter les sacs, emballages, bouteilles en verre et en plastique que vous trouverez inévitablement pendant les 4 heures de votre parcours en canoë. Et même les enfants de plus de 8 ans peuvent participer.

J. : Et j'imagine que, malheureusement, beaucoup de déchets sont récupérés…

H.R. : Et oui, selon le club, plus de 200 litres de déchets lors de la dernière sortie… Ces actions de nettoyage locales font partie d'un processus plus global de protection des océans. Selon un rapport récent, la majeure partie des déchets plastiques ne sont pas jetés directement dans les mers, mais sont transportés par les cours d'eau. C'est pourquoi il est prioritaire de mener des actions de prévention contre la pollution plastique dans les fleuves et les rivières.

D'après « Un club de canoë à Strasbourg propose de ramasser des déchets », Agir avec ID, *RCF*

33 Activité 3

Document 2

Journaliste : Toute cette semaine, nous réfléchissons sur les sons qui accompagnent notre quotidien. Et aujourd'hui on se pose une question que vous vous êtes sans doute déjà posée : quelle est la meilleure sonnerie pour se réveiller le matin ? Grâce au téléphone portable, on peut personnaliser son réveil. Nous recevons un spécialiste du sommeil, le neurologue Stéphane Denuit. Alors musique, son mécanique, chant d'oiseau… comment peut-on être sûr de se réveiller sans se rendormir ?

Stéphane Denuit : Quand vous entendez un son, même pendant votre sommeil, votre cerveau cherche à l'identifier. Ce pouvoir d'analyse est incroyable, même pendant le sommeil profond. Donc vous allez sans vous en rendre compte être capable de faire la différence entre un enfant qui pleure, et là, vous ne vous réveillez pas, et votre enfant qui pleure, et là, oui, vous allez vous lever pour le calmer. Ce qui fait la différence, c'est la signification du bruit pour le dormeur ! Vous devez donc choisir un son de réveil que vous associez clairement à un signal de réveil, qu'il s'agisse d'un bruit de cloche ou d'une mélodie, et surtout ne pas le changer.

J. : Et y a-t-il des chansons meilleures que d'autres le matin ?

S.D. : Et bien pour commencer la journée de bonne humeur, des études ont montré qu'il vaut mieux se réveiller progressivement, avec une chanson qui vous apporte du plaisir, mais surtout l'envie de l'écouter jusqu'au bout. C'est pour ça qu'on doit préférer des morceaux qui commencent doucement puis qui s'accélèrent dans un second temps. C'est beaucoup plus agréable pour débuter sa journée.

D'après « Réveil-matin, trouver le ton », Le zoom de la rédaction, *France Inter*

34 Activité 3

Document 3

Journaliste : Bonjour à tous ! Comme tous les jeudis, nous évoquons avec vous une initiative solidaire concernant les jeunes. Ce matin, c'est Léa Marrot, 19 ans à peine, qui est avec nous. Elle a mis en place « Élèves solidaires », une plateforme d'entraide à destination des jeunes de toute la France. Expliquez-nous un peu comment ça marche, Léa.

Léa Marrot : Pendant le premier confinement, les médias parlaient énormément des problèmes scolaires des jeunes. 10 % des élèves avaient complètement abandonné l'école en quelques mois seulement, et ce chiffre m'a vraiment fait réagir. J'ai voulu répondre à ça, et j'ai créé cette plateforme solidaire pour tous

les élèves, du collège à l'université, qui est composée de 3 grandes rubriques : une partie « documents », avec des fiches, des devoirs que les élèves partagent eux-mêmes, une rubrique « forum » pour échanger sur des questions particulières, et un chat pour communiquer en privé. Et donc c'est fait pour les élèves, et par les élèves ! On a déjà 20000 inscrits, donc il y avait un vrai besoin.

J. : Bravo Léa pour ce projet, simple mais efficace, comme votre slogan « chacun peut aider, être aidé, réussir », qui montre que vous vous adressez à tout le monde, d'autant plus que votre plateforme est totalement gratuite. Votre point de force, c'est vraiment le fait que ce ne soit pas des professeurs qui interviennent, mais bien des jeunes qui peuvent parler le même langage que leurs camarades en difficulté. Et il y a vraiment beaucoup de ressources, qu'il va falloir organiser pour une meilleure navigation.

D'après « Émission spéciale : La France Bouge soutient les jeunes », La France bouge, *Europe 1*

35 Activité 4

Document 1

Journaliste : Je suis ravie d'accueillir cet après-midi Vincent Albertini, un étudiant vétérinaire, membre d'une association vraiment extraordinaire à Lyon. Une association de bénévoles qui aident les personnes en difficulté financière, ou sans domicile fixe, à prendre soin de leurs animaux, le tout gratuitement. C'est un dispositif unique en France, qui permet aux étudiants de compléter leurs formations tout en faisant des rencontres enrichissantes. Alors comment fonctionne ce dispositif, concrètement ?

Vincent Albertini : En fait on a deux types d'action : des permanences vétérinaires dans des centres d'aide sociale, avec trois étudiants et un professeur de l'école qui nous contrôle, où les propriétaires peuvent emmener leurs animaux, un jour par semaine. Ou bien dans la rue, directement, on va vers les sans domicile fixe qui ont des animaux, pour leur donner des conseils ou de la nourriture pour leurs animaux. Et ce qui est génial, c'est qu'à travers nos questions sur les animaux, on apprend beaucoup sur leurs maîtres, et il y a un vrai dialogue qui s'établit.

J. : Et j'imagine que c'est très formateur pour les étudiants, qu'on apprend plus vite sur le terrain.

V.A. : Alors pas forcément, je ne dirais pas qu'on apprend plus vite, mais qu'on apprend d'autres choses. On a plus de temps pour parler avec nos professeurs, c'est bien sûr beaucoup plus concret que ce qu'on fait en cours. Nous ne sommes que 3 étudiants maximum avec le professeur, et ça aussi ça change complètement notre façon d'échanger.

D'après « Des étudiants en école vétérinaire soignent gratuitement les chiens de SDF », Ça fait du bien, *RCF*

36 Activité 4

Document 2

Journaliste : Et encore un nouveau projet pour faire du bien à notre planète. À Lilles, Jonathan Muller, 21 ans seulement, étudiant dans une école de mode est très en colère contre les grands magasins de la « *fast fashion* », la « mode jetable », a décidé d'agir. Dans son appartement de 60 mètres carrés, il a ouvert une penderie partagée. Deux pièces sont remplies de vêtements d'occasion, prêts à être échangés avec un système innovant dont il va nous parler.

Jonathan Muller : En fait, je suis parti du constat que la plupart des vêtements que nous achetons sont très peu, voire jamais portés, et qu'à un moment donné on a la tentation de faire le vide et de tout jeter. Et mon idée c'est donc de valoriser ces pièces, mais sans passer par un système d'achat direct. À la penderie partagée, on ne vend et on n'achète rien. Il s'agit juste de faire tourner les vêtements. Je propose donc un service d'abonnement : vous payez une somme par mois, et vous avez le droit d'apporter vos vêtements et de repartir avec la même quantité que vous avez donnée. Les produits des marques à bas prix, qui n'ont pas de critère de qualité des matières ni de valeurs éthiques ne sont pas acceptés. On trouve aussi des vêtements pour enfants, car le gaspillage est énorme avec les plus petits. C'est vraiment un engagement pour moi, et de plus, professionnellement, ça m'a permis de mieux comprendre le marché de la mode, la gestion d'un stock, et l'importance du conseil pour les consommateurs.

D'après « Une penderie partagée à Dijon permet de lutter contre le gaspillage des vêtements », L'esprit d'initiative, *France Inter*

37 Activité 4

Document 3

Journaliste : Bonsoir Marina Cornet ! Ces dernières années, la consommation de vélos en France a explosé : plus de 117 % de vente l'an dernier ! Mais ces vélos, il faut bien les réparer de temps en temps, et là, problème : il n'y a pas assez de réparateurs !

Marina Cornet : En effet Antoine ! Les offres d'emplois dans le secteur ne cessent d'augmenter. Cette mode du vélo est née lors de la crise sanitaire, pendant laquelle le gouvernement a aménagé et créé de nombreuses pistes cyclables et proposé des aides financières pour l'achat de vélos, classiques ou électriques. À l'École nationale des professionnels du sport de Grenoble, toutes les formations sont déjà complètes et ce jusqu'à l'année prochaine. Il faut donc être très patient pour obtenir une formation, car il y a au moins 6 mois d'attente actuellement.

Antoine : Et qui sont les candidats pour ce métier de tendance ? Faut-il être soi-même un bon cycliste pour s'inscrire ?
M.C. : Non, pas obligatoirement ! Il y a des candidats de tout âge, mais on remarque que beaucoup de trentenaires en reconversion professionnelle décident de devenir réparateurs de vélo. Ce qui attire la plupart des futurs réparateurs, c'est que ce parcours de formation conduit immédiatement à de l'emploi, la plupart des formés sont recrutés avant même d'avoir fini leurs études. Et on peut aussi choisir de créer sa propre activité de réparation, puisque selon une enquête publiée récemment, 4 vélos réparés par jour sont suffisants pour que l'entreprise puisse fonctionner sur le plan économique.

D'après « Réparateur de vélos, un profil professionnel de plus en plus demandé », C'est mon boulot, *France Info*

38 Activité 5

Document 1

Journaliste : Aujourd'hui, dans notre chronique Agir solidaire, nous avons invité Étienne Verry, président de l'association « Surface de réparation ». Parlez-nous de votre projet, Étienne.
Étienne Verry : Nous sommes une toute jeune association d'une dizaine de bénévoles, et voilà, ça fait deux ans que nous menons des actions pour informer et surtout former les consommateurs à la réparation et à la récupération d'objets destinés à être jetés. En fait, notre but est de redonner vie à ces petits appareils électroménagers qui ont une pièce cassée, à des meubles un peu abîmés mais qu'on peut facilement récupérer si on sait comment faire. Et justement, nos bénévoles sont là, dans notre local de Pessac, près de Bordeaux, pour accueillir les personnes qui souhaitent apprendre à réparer leurs objets. Mais notre ambition ne s'arrête pas là. Nous avons compris que pour vraiment changer les choses dans le domaine de la consommation responsable, il fallait s'adresser aussi aux plus jeunes. C'est pourquoi nous proposons aux jeunes publics, de 8 à 15 ans, des ateliers artistiques dans nos locaux, où on peut par exemple fabriquer des porte-monnaie ou des sacs à partir d'emballages alimentaires, des bijoux avec des vieux tissus.
Journaliste : Et ça marche ?
É.V. : Et bien je dois dire que depuis cette année, depuis que des mouvements écologistes menés par des jeunes ont pris de l'importance dans les médias, on a constaté une augmentation du nombre d'inscrits. Et ce qui est génial, c'est que beaucoup d'adolescents participent à ces activités avec leurs parents, ce qui permet en plus de recréer un dialogue entre eux en faisant quelque chose d'utile pour la planète.

D'après « La Rafistolerie, le collectif qui arrange », *ActifsRadio*

39 Activité 5

Document 2

Journaliste : Faut-il supprimer les devoirs à la maison ? Certains les critiquent car ils vont contre l'égalité des chances, puisque tous les parents ne sont pas capables de suivre les enfants. Actuellement en Belgique, les devoirs sont réglementés, et ils ne sont pas obligatoires. En maternelle, ils sont en revanche interdits, et en primaire aussi, sauf pour certaines activités bien spécifiques : par exemple, on peut demander à l'élève de raconter à ses parents ce qu'il a fait à l'école, pour certaines classes, on limite la durée des devoirs, bref, c'est compliqué, et nous en discutons avec Marie-Claire Dominguez, chercheuse en pédagogie à l'Université de Bruxelles, et Félix Belvaux, président d'une association de parents d'élèves. Marie Claire-Dominguez, les devoirs, pour vous, c'est non.
Marie-Claire Dominguez : Oui, car comme vous l'avez dit, c'est compliqué pour les familles, surtout quand le père ou la mère n'ont pas les connaissances suffisantes pour aider l'enfant. Je suis clairement opposée à cette pratique : toutes les études montrent que les devoirs à la maison n'ont aucun effet positif sur l'apprentissage des élèves, et ils sont même souvent nuisibles.
Félix Belvaux : Excusez-moi, mais je ne partage pas votre opinion. Tout dépend du type de travail demandé. L'avantage pédagogique, c'est d'approfondir des savoirs traités en classe, et c'est encore mieux si ça permet de créer un lien avec ses parents, comme quand par exemple l'enfant doit observer des photos de famille pour le cours d'histoire. C'est comme ça que les devoirs font sens pour l'élève.

D'après « Faut-il supprimer les devoirs à la maison ? », Toujours plus d'actus, *BX1*

40 Activité 5

Document 3

Journaliste : La course à pied est à la mode, beaucoup de Français la pratiquent. Et en particulier, c'est ce qui nous intéresse aujourd'hui, les managers, dont certains sont de grands sportifs ! Une étude franco-britannique vient de sortir sur le sujet : les chercheurs ont interrogé 40 managers qui pratiquent des sports extrêmes, comme le marathon ou l'ultra trail, une course à pied en milieu naturel sur de très longue distance, plus de 80 km. Certains préfèrent faire plusieurs disciplines en même temps, comme la natation, le vélo et la course. Yasmine Zandi, qui a participé à cette recherche pour l'université de Montpellier, nous donne quelques résultats.

Yasmine Zandi : Ces managers qui occupent des postes à haute responsabilité nous ont confié qu'ils ont comme modèles de grands patrons célèbres, très sportifs. Et leur motivation principale pour faire du sport régulièrement et de façon intense, c'est de se sentir valorisés, admirés, même au sein de l'entreprise. Leurs salariés les voient comme des personnes déterminées, courageuses, et ça leur permet aussi très souvent de faire carrière plus rapidement. En revanche, ils ont tendance à sélectionner des collaborateurs qui leur ressemblent, donc à privilégier les candidats qui déclarent pratiquer des sports extrêmes, car ils auraient des qualités que n'ont pas les non-sportifs. Ensuite, du point de vue de leur activité professionnelle, 60 % des managers interrogés disent que quand ils font face à des problèmes difficiles à résoudre dans leur entreprise, ils mettent leurs tennis et réussissent à trouver des solutions en faisant du sport.

D'après « Les managers, sportifs pour être plus productifs », C'est mon boulot, *France Info*

41 Activité 6

Document 1

Journaliste : Mettre en place des ateliers d'écriture dans les établissements scolaires ou dans des centres de loisirs, voici l'idée de Chloé Pesquet, une passionnée de littérature, qui est dans nos studios ce matin. BD, chansons, romans, poésie, les participants âgés de 8 à 25 ans peuvent découvrir de nombreuses formes d'expression littéraires. Alors Chloé, est-ce que c'est vous qui animez ces ateliers que vous appelez des laboratoires d'écriture ?

Chloé Pesquet : Non, malheureusement, j'aimerais bien en avoir les compétences ! Je suis coordonnatrice de ces projets. Pour l'animation, nous faisons appel à des professionnels du monde de l'écriture, des écrivains, des éditeurs, des journalistes. Notre but est de transmettre le plaisir d'écrire et surtout de libérer la parole, car souvent les jeunes, en particulier les adolescents, ont des choses à dire, et ils ne savent pas comment le faire. Et quand ils ne s'expriment pas, ça peut entraîner de la frustration et des comportements violents.

J. : Et ça ne doit pas être facile pour tout le monde de se laisser aller dans l'écriture !

C.P. : Oui, en effet, certains jeunes qui sont obligés de participer sont d'abord plutôt méfiants, ils pensent que l'atelier est un exercice pour l'école. Donc notre défi c'est d'arriver à ce qu'après deux ou trois ateliers, ce soit eux qui demandent à revenir, volontairement cette fois. Et c'est ce qui se passe quand ils comprennent qu'ils écrivent pour eux et pour un public externe, puisque les textes sont destinés à être publiés, et pas seulement pour un enseignant qui va évaluer leurs compétences en syntaxe ou en grammaire.

D'après « Des ateliers ludiques pour initier les jeunes aux techniques d'écriture », ça fait du bien, *RCF*

42 Activité 6

Document 2

Journaliste : Gaspard Ducros, bonjour ! Vous faites partie d'une association qui existe depuis de nombreuses années : *ensemble2générations*. Votre mission est de mettre en relation un étudiant et une personne âgée pour créer des colocations intergénérationnelles. Plusieurs modalités d'hébergement sont proposées aux étudiants : gratuitement, mais avec l'obligation de rendre des petits services aux séniors qui les accueillent, ou bien avec une petite contribution financière, une centaine d'euros par mois. Alors j'imagine que vous utilisez une plateforme pour sélectionner ces futurs colocataires ?

Gaspard Ducroc : Eh bien non, pas du tout ! Nous avons choisi de privilégier l'aspect humain, car on ne peut pas faire confiance aux technologies pour une expérience de ce type. D'abord, parce que les séniors ont souvent du mal à maîtriser les ordinateurs et les applications. Et puis surtout, nous faisons un vrai travail de terrain. Nous allons chez la personne âgée, à son domicile, nous la rassurons. Les étudiants nous envoient leurs dossiers, et nous avons une rencontre d'une heure avec les jeunes sélectionnés. C'est comme ça qu'on peut bien comprendre les besoins de chacun, et éviter l'échec de la colocation.

J. : Et il y a aussi des étudiants étrangers parmi les candidats à la colocation ?

G.P. : Oui, nous avons 20 % d'étudiants étrangers. Ils sont souvent isolés à leur arrivée. On sent chez eux le besoin de se recréer une famille pendant leur séjour en France, et donc ils aiment beaucoup l'idée de cette colocation intergénérationnelle, parce qu'il y a un vrai échange, du partage. Et d'ailleurs ces amitiés durent aussi après l'expérience d'hébergement, à travers une correspondance ou des visites régulières.

D'après « Solidarité jeunes : le journal des solutions », *France Inter*

43 Activité 6

Document 3

Journaliste : Les zoos, les cirques, les animaux sauvages qui disparaissent, la souffrance animale… on vous donne la parole sur notre antenne, et on vous demande en particulier ce que vous pensez des zoos. On accueille tout d'abord Éva, 17 ans.

Éva : Oui, bonsoir. Je voulais réagir parce que j'entends souvent des critiques sur les zoos. Dans un

sens, c'est vrai que ces animaux sont dans des cages, et qu'on les prive de leurs libertés. Mais ça peut être aussi pour leur bien, en fait, pour qu'ils ne soient plus exposés à certains dangers, comme les chasseurs, ou des problèmes de pollution. Je sais par exemple que certains singes n'existeraient plus s'ils n'avaient pas été mis en captivité. Il y a beaucoup de chercheurs, de vétérinaires qui sont d'accord avec ça.

J. : Alors, oui, mais est-ce qu'il faut obligatoirement mettre l'animal en cage pour le protéger ? On a Yanis en ligne, 22 ans, qui a vécu une expérience très intéressante.

Yanis : Bonsoir à tous. Alors moi j'avais une image du zoo plutôt négative, avec des animaux tristes, c'était une des sorties que je faisais avec mes parents quand j'étais petit… mais l'année dernière j'ai pu faire un séjour au Kenya, et là j'ai découvert que les animaux en captivité pouvaient être heureux, mais dans leur milieu naturel. Éva disait qu'on doit protéger les animaux, mais je crois qu'on peut les enfermer uniquement quand ils sont malades, ou qu'ils doivent être nourris. C'est nous qui devons nous déplacer pour pouvoir admirer les animaux sauvages, il faut arrêter de les sortir de leur habitat naturel.

D'après « Doit-on changer notre rapport aux animaux ? », Débattle, *Le Mouv'*

44 Activité 7

Document 1

Journaliste : Il est souvent difficile pour les séniors, les plus de 50 ans, de se remettre à chercher un emploi après un licenciement. Pour les aider, un système de soutien par des bénévoles a été mis en place dans la commune de Drancy, dans la région parisienne. D'habitude, les étudiants de dernière année viennent en aide à ceux qui commencent leur parcours scolaire. Dans le dispositif prévu à Drancy, ce sont des jeunes qui travaillent déjà depuis quelques années dans la vie active, la plupart dans l'artisanat, qui donnent des conseils aux demandeurs d'emploi séniors. Écoutons le témoignage de Pascal, 56 ans.

Pascal : Pour moi cette expérience a été fondamentale. J'ai pu reprendre confiance en moi, avant, j'étais un peu perdu. Les choses ont beaucoup changé sur le marché de l'emploi, c'est plus du tout ce que j'ai connu. Aujourd'hui, dès qu'une offre d'emploi est publiée, on doit réagir, envoyer son CV tout de suite. Il faut aussi se créer un profil sur des sites internet bien précis. Et mon tuteur, Karim, a été très patient avec moi. Et en plus du côté technique, c'est moralement que ça m'a aidé, que des gens s'occupent de moi, m'écoutent… Ça, ça m'a vraiment fait du bien. Je suis sorti de ma solitude. Et je crois aussi que mon expérience peut servir à Karim, parce que j'ai une autre vision du monde du travail, et c'était très enrichissant de pouvoir échanger avec lui, qui n'a que 23 ans.

D'après « Des jeunes bénévoles aident les seniors à retrouver le chemin de l'emploi », C'est mon boulot, *France Info*

45 Activité 7

Document 2

Journaliste : Avec nous aujourd'hui un dessinateur un peu particulier… Alexis Luchaire a 25 ans, et il dessine… des rêves ! Pas les siens, mais ceux de ses abonnés sur les réseaux sociaux, près de 5000, qui lui envoient une petite description d'un de leur rêve. Alexis dessine et publie ceux qui l'inspirent le plus, très souvent en créant une atmosphère bleue, douce, aérienne. Nous l'avons interviewé chez lui, à Lyon.

Alexis Luchaire : En fait je crois que je me suis lancé dans cette aventure, il y a quelques mois, parce que justement, je ne me souviens jamais de mes rêves ! Et du coup c'est un vrai cadeau que me font mes abonnés en me confiant les leurs, qui sont une part intime d'eux-mêmes, et qui révèlent un monde imaginaire tellement riche ! Je ne dessine pas tous les types de rêves, il y en a qui m'angoissent trop, notamment ceux qui sont liés à la maladie. Je vais plutôt vers les histoires courtes, simples et avec de la poésie, comme celle de Nina, qui a rêvé qu'il neigeait du fromage. Et j'accorde une grande importance à la place du message de départ que j'ai reçu, je veux qu'il apparaisse à chaque fois dans mes dessins, et que les mots du rêveur soient valorisés, pas seulement les images. Ça donne aux dessins un petit côté bande dessinée qui ne me déplaît pas…

D'après « Elle dessine les rêves qu'on lui envoie », Esprit d'initiative, *France Inter*

46 Activité 7

Document 3

Journaliste : Dans notre rubrique éducation, on vous présente une façon très amusante de faire découvrir et faire aimer l'architecture aux enfants : le programme mobile Archilude, qui propose des ateliers pour les enfants de 3 à 12 ans. Damien Leroy, son créateur, nous explique tout.

Damien Leroy : Ces ateliers, c'était avant tout pour moi un prolongement de ma carrière. J'ai été architecte pendant une quinzaine d'années, mais j'avais un peu perdu le goût de mon travail, et je voulais donner plus de sens à ce que je faisais. Et comme j'adore les enfants, j'ai mis en route ce projet, où on leur enseigne une méthodologie, en leur faisant toucher avec leurs petites mains du matériel, des outils, parce que ce n'est que comme ça qu'ils apprennent vraiment les

bases de la construction. On part toujours de l'aspect manuel. Ensuite, on peut leur apprendre à utiliser un logiciel libre, très simple, pour construire leur maquette. Et ce qui me surprend, c'est leur incroyable créativité. Je dois dire qu'au début je pensais qu'ils ne seraient pas capables d'imaginer des objets et qu'ils pourraient uniquement copier un modèle. Mais les groupes avec lesquels j'ai travaillé ont toujours eu de belles idées, comme par exemple quand je leur ai proposé d'imaginer leur maison de rêve.

J. : Et ça ressemblait à quoi ?

D.L. : Eh bien en fait, j'ai remarqué que les enfants se sont intéressés beaucoup plus à l'intérieur de la maison, aux meubles, aux peintures des murs, que sur sa construction en elle-même.

D'après « Archilude, donner goût à l'architecture », Esprit d'initiative, *France Inter*

47 Activité 8

Document 1

Journaliste : Les écrans font-ils du mal à nos enfants ? Les pédiatres s'inquiètent de plus en plus et constatent une influence négative des nouvelles technologies de l'information sur la santé de leurs petits patients. Notre temps libre est devenu synonyme de « temps d'exposition aux écrans » : plus de 4 heures par jour pour les 6-17 ans, selon une enquête récente. Nous recevons ce matin Yves Thomas, pédiatre depuis une quinzaine d'années dans la région nantaise. Première question : avez-vous observé des différences dans le comportement des enfants exposés aux écrans, par rapport aux générations précédentes ?

Yves Thomas : Bonjour. Alors, il ne faut pas être trop alarmiste, mais c'est vrai que de nombreux enfants ont des retards de langage, et des enfants très jeunes, de tous les niveaux sociaux. Il y a une omniprésence des tablettes, des téléviseurs, des smartphones etc, pour une famille de 4 personnes, on en compte au moins une dizaine en moyenne. Alors difficile d'y échapper pour les plus petits. Les conséquences concernent aussi la concentration en classe. Les enfants sont habitués à voir des personnages animés, et ils ont du mal à comprendre pourquoi la maîtresse ne bouge pas tout le temps. Tout ça cause d'importants problèmes de concentration. La bonne nouvelle, c'est que ces effets nocifs peuvent être combattus : si on diminue ou on interdit l'usage des écrans, les enfants et les adolescents retrouvent rapidement leurs capacités d'attention et de langage. D'ailleurs, j'affiche dans mon cabinet les règles essentielles simples pour aider les parents : jamais d'écran le matin, ni pendant les repas, et pas avant 3 ans.

D'après « Les écrans sont-ils nocifs pour nos enfants ? », Le Zoom de la Rédaction, *France Inter*

48 Activité 8

Document 2

Journaliste : En Île-de-France, on agit pour les jeunes ! Trois sportifs passionnés d'art ont décidé de fonder une association. Son projet ? Rénover des terrains de sport qui étaient complètement abandonnés et en mauvais état, et les rendre beaux ! Notre reportage sur place avec Laura, l'une des membres de cette association.

Laura : Alors vous voyez, il y a un mois à peine, ce court de tennis était recouvert de déchets en tout genre, il n'y avait pas de filet, bref, c'était impossible de l'utiliser. Et donc aujourd'hui le terrain est super coloré, joli, puisque notre idée est non seulement que les jeunes puissent pratiquer le sport dans de bonnes conditions, mais aussi dans un environnement agréable pour les yeux ! C'est pourquoi on a fait appel à des artistes de rue pour qu'ils contribuent à la renaissance de ce terrain. Et puis, ce dont on est le plus fier, c'est notre partenariat avec le club de tennis de la ville. Des cours d'initiations gratuits donnés par des moniteurs bénévoles sont proposés aux enfants qui ne peuvent pas partir en vacances. Comme nous l'a dit une maman, et c'est vrai, le tennis, c'est un sport qui coûte cher, et donc ça permet à beaucoup d'enfants issus de familles modestes de le découvrir. Notre projet, c'est d'aller plus loin dans l'éducation des jeunes citoyens à travers l'art et l'activité physique. C'est pour ça qu'à la rentrée on lancera un programme plus complet, avec en plus, du soutien scolaire et de l'aide à l'insertion professionnelle.

D'après « Journal », *France Info*

49 Activité 8

Document 3

Journaliste : De nouveaux chiffres viennent d'être publiés sur le secteur de l'apprentissage… et ils sont plutôt bons, n'est-ce pas, Bernard ?

Bernard : Tout à fait ! Le nombre de contrats d'apprentissage signés cette année est en nette augmentation, une hausse de 10 % par rapport à l'année dernière. On peut le rappeler, l'apprentissage, c'est ce système qui permet à un jeune d'alterner une formation théorique dans une école et une formation professionnelle dans une entreprise. Autrefois, certains parents considéraient l'apprentissage comme moins prestigieux que l'université pour leurs enfants. En réalité, cette filière forme de jeunes professionnels extrêmement qualifiés et elle est surtout très favorable à l'embauche : 50 % des apprentis trouvent du travail dans l'entreprise où ils ont fait leur apprentissage. Les employeurs apprennent à les connaître sur le long terme, et identifient ainsi les qualités et les défauts du jeune.

Ça leur permet de gagner du temps et de l'argent sur les recrutements.
J. : Et c'est ce qui explique que l'apprentissage est à la mode actuellement ?
B. : Pas seulement ! Le gouvernement a beaucoup simplifié le système de l'apprentissage dans une loi récente. La partie administrative a été considérablement allégée. De plus, la limite d'âge maximum a été avancée à 29 ans. Mais la grande révolution, c'est surtout que les entreprises ont aujourd'hui le droit de créer leur propre centre d'apprentissage spécialisé, comme l'ont fait de grands groupes du secteur touristique, mais aussi de la restauration ou même du sport.

D'après « L'apprentissage a enfin le vent en poupe », Le décryptage éco, *France Info*

Épreuve blanche n° 1

50 Exercice 1

À quelques pas du vieux quartier de Lille, Anne de La Baume, riche parisienne, a décidé de faire profiter de sa fortune, la ville de Lille dont elle est amoureuse. Elle a acheté une ancienne demeure pour la rénover. Son but : en faire une résidence où vivront ensemble, des personnes qui ont du mal à payer un loyer : des étudiants, des jeunes salariés, des retraités, et des personnes en grandes difficultés, qui ont parfois vécu dans la rue. C'est un rêve qu'elle a depuis longtemps, une idée qu'elle a eue à l'âge de 15 ans lors d'une visite d'une maison de retraite. « Je me suis dit que c'était trop triste de vivre seulement entre personnes âgées, que c'était comme un ghetto. J'ai eu envie de créer un lieu où vivraient des gens de tous les âges et de tous horizons qui prendraient soin les uns des autres. »
Villa village est à la fois une villa, car c'est un très beau bâtiment du XVIIe siècle où chacun a son propre appartement, et c'est aussi un village, car tous les habitants se connaissent et se rendent des services.
Anne de La Baume a acheté cet hôtel particulier il y a cinq ans. C'est elle qui a tout financé pour une somme de 3 millions d'euros. Avec l'accord de la mairie et de la région, Anne de La Baume a fait aménager dans la cour une extension en métal qui reflète les briques du vieux bâtiment. L'architecture du lieu est un mélange d'ancien et de moderne et reflète cette cohabitation entre jeunes et seniors.
La propriété dispose de pièces communes pour que ses habitants puissent s'y retrouver, mais chaque résident a son propre studio ou un petit deux-pièces avec cuisine et salle de bain.
Anne de La Baume a aussi mis toute son attention dans la décoration car elle pense que vivre dans un beau lieu rend les choses moins difficiles. « Certaines personnes, y compris certains de mes proches, m'ont dit : mais c'est beaucoup trop beau. Pourquoi est-ce que tout est si beau ? J'ai été vraiment choquée. Pourquoi est-ce qu'on ferait quelque chose de laid pour les pauvres ? C'est horrible comme idée. »
« D'autres ont pensé que j'allais faire de beaux profits de ces appartements et que je pourrais les louer assez cher. Ils se sont vraiment trompés. À partir du moment où on a de l'argent, je pense qu'il faut le dépenser et le partager avec des gens qui n'en ont pas. » Les loyers sont bien au-dessous du prix du marché. Anne de La Baume ne demande ni caution, ni de payer deux mois de loyer à l'avance. Sa relation avec les locataires repose sur la confiance. Elle sait qu'il pourrait y avoir des dégradations, mais elle pense qu'il faut donner une chance à ceux qui n'en ont pas.
C'est en allant chercher de l'aide alimentaire que Victor, 18 ans, a appris l'existence de la Villa village : « Je vivais dehors, je dormais sous la tente. Ici, ça me change la vie. Ça permet d'être au chaud, de repartir sur de bonnes bases. »
Anne de La Baume aimerait que ce concept s'étende en France et que d'autres Villas Villages voient le jour dans d'autres régions. Elle parie que son rêve deviendra un jour réalité.

D'après « Villa Village La solidarité à tous les étages », *France Bleu Nord*

51 Exercice 2

Journaliste : Trouver comment toucher les plus jeunes générations : c'est devenu la priorité de tous les médias dont l'audience ne cesse de vieillir. Les jeunes n'ont pas vraiment confiance dans la radio, la presse, ni même la télé, et délaissent ces médias au profit des réseaux sociaux. Pourtant, ils ne se désintéressent pas du monde environnant. Marina, élève en Terminale et Hugo, étudiant aux Beaux-Arts sont là pour répondre à nos questions. Bonjour Marina, bonjour Hugo !
Marina et Hugo : Bonjour ! Bonjour !
J. : Est-ce que vous diriez que les jeunes ne s'intéressent pas à l'actualité ?
Marina : On entend souvent dire ça. C'est vrai que je ne regarde pas l'actualité au jour le jour à la télé. Je m'intéresse plutôt à des sujets en particulier comme la mode ou l'écologie et du coup je vais chercher l'info sur des sujets spécifiques et non pas sur l'actualité en général.
Hugo : Moi, je pense que les jeunes s'intéressent aux grands débats, par exemple sur les questions d'écologie, mais ils préfèrent les regarder sur Youtube. Pas à la télé, encore moins à la radio. Ça m'arrive d'écouter la radio quand mon père est à côté, mais j'ai toujours l'impression qu'on parle d'accidents, de catastrophes etc.
J. : À votre avis, que faudrait-il changer pour que les jeunes s'intéressent davantage aux grands médias ?
M. : Il faudrait qu'on nous donne davantage la parole. Ce sont toujours les mêmes personnes qui sont inter-

viewées : des gens du même âge, environ la quarantaine, des professionnels… Mais les jeunes, comme les plus âgés, on ne les entend pas souvent.
H. : On invite parfois les jeunes à s'exprimer à la télé mais on n'accorde pas assez de valeur à ce qu'ils disent. Je repense à une émission où on voyait de jeunes influenceurs qui postent des vidéos sur Youtube sur le maquillage, ou bien qui enregistrent leurs chansons et les diffusent sur Internet, et des présentateurs qui disaient : « Oh c'est X ou Y qui fait des vidéos tout seul dans sa chambre ! » d'un ton ironique. C'est désagréable de se voir traiter comme ça.
M. : Moi, ce que je reproche aux médias traditionnels, c'est qu'ils s'adressent à une population qui est plus âgée. Je pense que les jeunes s'intéressent à des sujets différents de ce qui préoccupe les adultes.
H. : S'ils veulent rester une source d'information pour les plus jeunes, les médias doivent être présents là où sont les jeunes - c'est-à-dire sur les réseaux sociaux. Il y a des médias qui parlent des jeunes, mais ce sont des adultes qui en parlent. Il faut que les médias donnent la parole aux jeunes sur leurs préoccupations : l'environnement, l'égalité entre les femmes et les hommes, etc.
M. : Le format est aussi important. On préfère des sujets courts, plutôt des vidéos qu'on peut trouver sur les réseaux sociaux.
J. : Et vous ne pensez pas qu'en s'informant sur les réseaux sociaux, on peut tomber sur de fausses nouvelles ?
H. : On peut aussi trouver des fake news à la télé ou dans les journaux donc de toute façon, il faut se méfier des sources.
J. : Vous avez raison ! Il faut toujours vérifier l'origine de ses informations. Merci Marina et merci Hugo !

D'après « Faire émerger la parole des jeunesses », *France Culture*

52 Exercice 3

Document 1

Matthieu : Bonjour Élisabeth !
Élisabeth : Bonjour Matthieu !
M. : Aujourd'hui nous allons parler du volontariat international en entreprise. Le gouvernement français a décidé de renforcer ce dispositif qui permet à de jeunes diplômés de moins de 28 ans d'exercer une mission dans une société française située hors de nos frontières.
É. : Et de quelle manière est-ce que le gouvernement français facilite l'embauche des jeunes à l'étranger ?
M. : Eh bien il accorde une aide de 5000 € aux entreprises tournées vers l'international, pour chaque jeune recruté, pour aller travailler à l'étranger. Et ce qui est nouveau, c'est que cela concerne maintenant toutes les entreprises, quelle que soit leur taille. Mais cette subvention est attribuée aux entreprises à condition qu'elles recrutent des jeunes sans emploi, soit parce qu'ils proviennent de milieux défavorisés, soit parce qu'ils n'ont qu'une formation courte. Il s'agit néanmoins de trouver de jeunes talents. Ce dispositif, qui existe depuis une vingtaine d'années, a déjà permis à 100 000 jeunes d'acquérir une expérience dans un autre pays. Les missions peuvent être de type humanitaire, scientifique, technique ou commercial. Elles durent entre 6 mois et 2 ans et cela donne d'excellents résultats puisque 92 % des jeunes sont embauchés dans l'entreprise à l'issue de leur mission. Cette aide couvre une partie de la rémunération du jeune puisqu'il ne s'agit pas de stages, ni de bénévolat mais d'un emploi rémunéré. Le ministre du Commerce extérieur, voit dans cette mesure un moyen de, je cite, « *lever les barrières socio-économiques visibles et invisibles* » et de « *donner à tous la possibilité de l'international* ».

D'après Philippe Duport, *France Info*

Document 2

Journaliste : Bonjour Hervé Duchamp ! Vous faites partie de l'association intitulée « Un déchet par jour » qui fait appel aux jeunes pour débarrasser les trottoirs et les bords de mer des saletés qui pourrissent ou risquent de partir en mer. Pourquoi vous êtes-vous engagé à ramasser au moins un déchet par jour et à le prendre en photo pour le montrer à vos amis sur les réseaux sociaux ?
Hervé Duchamp : Je pense que les réseaux sociaux sont un moyen de persuader les jeunes que ramasser les déchets est un geste cool ! On entend beaucoup de discours à la télévision ou à l'école sur l'environnement mais souvent ils sont moralisateurs et nous font sentir coupables. Il y a d'autres opérations de nettoyage qui utilisent aussi les réseaux sociaux pour impliquer les jeunes. Ça consiste à lancer des défis, des challenges, sur Snapchat ou Instagram pour que sa ville soit la plus propre par exemple. Ça marche très bien ! Ça a un côté jeu qui plaît aux jeunes !
J. : Certains disent que ces opérations de nettoyage sont des façons de se conformer aux valeurs écologistes d'aujourd'hui, mais que ça ne remet pas en cause nos modes de vie. Nous continuons à produire et à jeter même si nous recyclons ou ramassons nos déchets.
H.D. : Oui, c'est vrai, mais ce sont des actions qui font réfléchir et peut-être que petit à petit on va se dire, oui, il faut changer nos habitudes, acheter moins de vêtements, changer moins souvent de téléphone, etc. C'est vrai que ramasser les déchets c'est bien, mais ne pas en produire, c'est encore mieux !

D'après « L'esprit d'initiative », *France Inter*

Document 3

Journaliste : Les enfants finissent par quitter le toit familial pour vivre leur vie d'adulte. En Europe, avec l'allongement de la durée des études, et la crise de l'emploi, les jeunes partent de plus en plus tard, même si cela varie du nord au sud. Aujourd'hui, Clara vient nous dire comment ça s'est passé pour elle.

Clara : Quand j'ai eu 21 ans, je suis allée m'installer chez mon petit ami. J'en avais parlé à ma mère longtemps à l'avance. À quelques semaines du départ, j'ai senti que ça devenait difficile pour elle. Elle ne pouvait pas s'imaginer qu'on ne soit plus ensemble au quotidien. À ce moment-là, elle a essayé de partager le plus de moments possibles avec moi. Des activités ensemble, beaucoup de discussions, elle me faisait des petits cadeaux : des vêtements ou des produits de beauté. Elle essayait de me culpabiliser sans vouloir être méchante, mais parfois, c'était dur parce que je me sentais mal. Mais elle me disait tout de même qu'elle était très heureuse pour moi et qu'elle était contente que je puisse prendre ma vie en main, toute seule. Au début, elle m'appelait tous les jours pour prendre des nouvelles, mais ça ne me dérangeait pas ! Aujourd'hui, nous sommes toutes les deux bénévoles dans un refuge pour animaux et tous les jeudis, on se rejoint et on s'occupe des animaux ensemble. Je pense que c'est quelque chose qu'on n'aurait jamais fait toutes les deux si je n'étais pas partie de la maison… oui… mon départ de la maison nous a finalement beaucoup rapprochées !

J. : Merci beaucoup Clara pour votre témoignage.

D'après « 7 milliards de voisins », *RFI*

Épreuve blanche n° 2

53 Exercice 1

Journaliste : Bonjour Philippe Croizon !

Philippe Croizon : Bonjour !

J. : Je me permets de résumer ce qui vous est arrivé. À 26 ans, vous vous êtes électrocuté sur une ligne à haute tension. Un arc électrique s'est créé et votre corps a été traversé trois fois par 20 000 volts. Le courant est entré par les mains et est sorti par les jambes. C'est bien cela ?

P.C. : Oui, c'est cela. J'ai été brûlé de l'intérieur. Pour tenter de me sauver la vie, les chirurgiens ont dû me couper les bras et les jambes. Et puis j'ai dû suivre un long parcours de rééducation. Ça a duré 2 ans. Mais le plus dur, ça n'a pas été l'accident, ni la rééducation. Ça a été le retour à la maison. Je n'arrivais pas à accepter mon corps. J'avais peur du monde extérieur, de l'image que je donnais aux autres. J'ai fait une grosse dépression. Heureusement j'ai pu surmonter toutes mes angoisses, et aujourd'hui j'ai pris ma vie en main… même si je n'en ai plus… (Rires)

J : Et comment avez-vous pu surmonter vos peurs ?

P.C. : Je suis allé vers les gens. J'ai osé demander un coup de main quand j'en avais besoin. J'ai appris que demander de l'aide, ce n'était pas un déshonneur, mais que ça donnait le plaisir de partager. C'est le message le plus fort que je veux passer.

J : Quelques années après votre accident, votre femme, vous quitte. Vous vivez alors une année très dure. Comment faites-vous pour vous en sortir ?

P.C. : J'ai entrepris d'écrire un livre à l'aide d'un logiciel de dictée vocale. Le titre est : *J'ai décidé de vivre*. Grâce au journal *Le Monde* qui a consacré un article à mon histoire, j'ai pu trouver un éditeur et publier mon livre. Ensuite, j'ai été invité à des émissions de télévision et puis après, je suis devenu coach et maintenant je donne des conférences dans les écoles et dans les entreprises. J'essaie de transmettre de l'énergie.

J : Est-ce que vous pensez que vous avez une vie extraordinaire ?

P.C. : Non, c'est une vie normale. J'ai eu cet accident effectivement. Il m'a fallu du temps pour remonter la pente et retrouver mon autonomie, accepter mon corps. Je dis que ma vie, elle est normale dans le sens où j'avance. Je ne me pose pas de question : Est-ce que je peux ? Est-ce que je ne peux pas ? J'ai envie de quelque chose, je le fais.

J : Alors, l'un des grands défis que vous vous êtes lancé, c'est de traverser la Manche à la nage. Le plus extraordinaire, c'est que vous n'aviez jamais appris à nager ?

P.C. : Oui, c'est ça ! J'aime bien la phrase de Mark Twain : « Ils ne savaient pas que c'était impossible. Alors ils l'ont fait. ». Ça me représente vraiment. Quand j'ai dit que j'allais traverser la Manche à la nage, je ne savais pas que c'était impossible. Seules 10 % des personnes valides réussissent à traverser la Manche. Et quand je me lance là-dedans, j'ai 40 ans, je n'ai jamais fait de sport de ma vie et donc je monte une équipe et je dis : « Il faut m'apprendre à nager sans bras, sans jambes ». On fabrique des prothèses et en 2 ans, je fais 4000 km de natation. Tout ça pour préparer cette journée qui va changer ma vie. Et c'est pour ça que j'aime dire dans mes conférences que j'aime ma vie parce que j'en ai fait quelque chose. Quand les gens me disent c'est extraordinaire, c'est un exploit ! Moi, je leur dis « c'est jouable ! À votre tour ! » Peut-être pas traverser la Manche, mais ça peut être écrire un livre, trouver le moyen de repartir dans la vie, c'est ça le plus important.

D'après « Une vie ordinaire peut-elle être enchantée ? », *France Inter*

54 Exercice 2

Présentateur : Bonjour, aujourd'hui nous recevons dans notre émission, Gaëlle, qui après l'obtention de

son bac a décidé de prendre son sac à dos et de partir faire le tour du monde d'une manière originale. Elle est aujourd'hui avec nous pour nous parler de son expérience. Bonjour Gaëlle.

Gaëlle : Bonjour !

P. : Qu'est-ce qui vous a poussé à partir faire le tour du monde ?

G. : Je rêvais depuis longtemps de parcourir le monde, d'aller à la rencontre de différentes cultures, de pratiquer les langues étrangères que j'avais apprises au collège et au lycée. Je dirais tout simplement un besoin d'évasion. Cela n'a pas été simple de prendre cette décision car en même temps, ça a été dur de quitter mes parents et mes amis.

P. : Comment avez-vous préparé ce voyage ?

G. : En tant que jeune bachelière, je ne disposais pas de moyens financiers importants alors en cherchant sur Internet, j'ai trouvé une manière de voyager différemment grâce à l'éco-volontariat. Il s'agit de travailler 5 heures par jour chez des particuliers ou dans des fermes contre l'hébergement et la nourriture. Je me suis alors inscrite sur Workaway.

P. : Pourquoi avoir choisi l'organisation Workaway pour partir à l'étranger ?

G. : Pour avoir accès aux 34 000 offres dans le monde ! Il est très facile de choisir sa destination ou le travail que l'on souhaite faire. Par exemple, j'ai travaillé dans une ferme d'élevage de chèvres aux États-Unis, j'ai fait du baby-sitting au Chili, j'ai parlé français à des adolescents en Australie, fait du miel en Nouvelle-Zélande… Les propositions sont variées et intéressantes. Après, chacun choisit selon ses envies ou ses motivations. On peut très bien apprendre de nouvelles compétences sur place et c'est ce que j'aime.

P. : Pourriez-vous nous parler d'une des expériences qui vous a le plus marquée ?

G. : C'est une question très difficile car toutes les expériences ont été enrichissantes ! J'ai été accueillie à bras ouverts dans toutes les familles. J'ai partagé leur quotidien, nous mangions ensemble et travaillions ensemble. Nous avons créé des liens forts très rapidement ! S'il fallait choisir, je peux dire que j'ai adoré nourrir au biberon les bébés chèvres, monter à cheval en Patagonie, cueillir des citrons au lever du soleil près d'Auckland. Je me suis retrouvée aussi à participer à un match de foot improvisé dans une équipe composée de mamans lors de la fête de l'école des enfants que je gardais dans la Cordillère des Andes ! Chaque expérience a été unique mais ce que je retiens avant tout ce sont les rencontres humaines.

P. : À vous écouter, cela semble le moyen idéal pour voyager. Avez-vous rencontré des difficultés ?

G. : Une fois que l'on s'inscrit sur Workaway, on a accès aux offres. On peut trier par pays, par compétences, par langues, etc. Quand on a trouvé l'annonce idéale, celle qui nous attire, il faut écrire un petit message à l'hôte en se présentant et en expliquant ses motivations. Parfois les hôtes répondent rapidement et parfois non, voire pas du tout. C'est un peu décourageant mais il ne faut pas perdre espoir. On trouve une autre annonce et on recommence !

P. : Qu'est-ce que ce voyage autour du monde vous a apporté ?

G. : Une ouverture d'esprit. Voyager et aller à la rencontre d'autres cultures permet de se rendre compte qu'il existe des façons de penser et d'agir différentes des nôtres. Elles ne sont ni meilleures ni moins bonnes. Juste différentes. Elles se complètent aussi parfois. Au Costa Rica, j'ai discuté avec un jeune guide qui me disait que son bonheur à lui c'était d'être les pieds dans l'eau à pêcher la crevette. Rien ne pouvait le rendre plus heureux !

P. : Quels conseils donneriez-vous aux jeunes qui souhaiteraient partir voyager avec Workaway ?

G. : Si vous avez la possibilité de partir ainsi, faites-le sans même vous poser de questions ! Ces expériences à l'étranger apportent énormément sur le plan humain, culturel, linguistique… On peut apprendre de nouvelles compétences, pratiquer les langues étrangères et se faire des amis pour la vie !

55 Exercice 3

Document 1

Journaliste : Bonjour Sylvie Dupont. Vous êtes universitaire, spécialiste de pédagogie, et vous travaillez sur l'égalité entre les filles et les garçons dans le système éducatif. Pourriez-vous nous dire en quoi l'école contribue à renforcer les stéréotypes que nous avons des filles et des garçons ?

Sylvie Dupont : L'école, tout comme la société, est influencée par un système de normes, notamment ce qu'on considère comme des caractéristiques féminines ou comme des caractéristiques masculines. Lors d'un conseil de classe, lorsque les professeurs se penchent sur l'orientation des filles, ils peuvent être influencés par les représentations qu'ils ont des métiers que peuvent exercer les femmes. Mais les élèves eux-mêmes subissent cette influence. Même si les filles obtiennent souvent de meilleurs résultats en sciences et en maths que les garçons, elles ont moins confiance en elles et ne se projettent pas dans des carrières scientifiques. Elles perçoivent ces carrières comme moins compatibles avec la vie d'une mère de famille. Les jeunes garçons et les jeunes filles sont victimes eux-mêmes de ces stéréotypes, de l'image qu'on a du masculin ou du féminin. Par exemple, près de 30 % des garçons et 18 % des filles de la classe de Seconde sont d'accord avec l'affirmation selon laquelle « *les hommes sont plus doués que les femmes*

en mathématiques ». De même, la proportion d'élèves qui déclarent être d'accord avec des affirmations telles que « *les cerveaux des hommes et des femmes sont différents* » varie entre 15 % et 30 %.

J. : Merci beaucoup Sylvie Dupont pour votre éclairage.

D'après « être et savoir », *France Culture*

Document 2

Les jeunes Français se sentent-ils libres ou influencés lorsqu'ils consomment ? Quel rôle jouent aujourd'hui ceux qu'on nomme influenceurs et influenceuses, ces leaders d'opinion qui se filment et donnent leur avis sur les réseaux sociaux ? Souvent reconnus comme des experts ou comme des sources d'inspiration pour ceux qui les suivent, ils ont un impact sur le comportement des consommateurs.

Comme le révèle une étude récente, alors que 64 % de l'ensemble des Français estiment qu'ils ne se font pas influencer en tant que consommateurs, les 18-24 ans se montrent généralement plus sensibles aux conseils en ligne lorsqu'ils doivent faire un achat. 80 % des moins de 25 ans disent avoir découvert un produit ou une marque grâce à un influenceur.

Et cette envie des jeunes à suivre des influenceurs se confirme car ils en ont une image positive. Pour 50 % d'entre eux, les influenceurs sont des experts dans un domaine particulier qui sont capables de rester indépendants dans leurs recommandations. Alors que seulement 18 % de l'ensemble des Français croient en cette affirmation.

Les jeunes Français trouvent que cette nouvelle forme de promotion des produits fonctionne mieux car elle est plus humaine, plus personnalisée. La moitié des Français pensent que le rôle des influenceurs va augmenter dans les prochaines années, et 70 % des 18-24 ans pensent de même. Les influenceurs ont un bel avenir.

D'après airomfmelty

Document 3

Qu'est-ce qui pousse les enfants et les adolescents à faire du sport, particulièrement en équipe ? Selon une étude récente portant sur les jeunes de 8 à 18 ans, ceux-ci disent que ce qu'ils aiment dans le sport, c'est d'abord faire de leur mieux, travailler dur, être actifs, et bien jouer en équipe, alors que le fait de gagner arrive plutôt en fin de liste des raisons données.

Nous avons donné la parole à un professeur de gymnastique, Patrick Bosc : « *Cette étude est intéressante car elle cherche à savoir ce qui suscite l'intérêt pour les activités physiques et sportives. Il faut aussi que le sport à l'école soit amusant pour impliquer l'enfant. Les parents eux-mêmes doivent donner l'exemple et ne pas passer des heures assis devant un écran ! Il est clair que ce qui compte pour les filles, ce n'est pas la compétition. C'est l'aspect social, c'est l'esprit d'équipe, le fait de ne pas jouer pour soi-même. Les filles ont plus d'attirance pour les activités telles que la danse, et les garçons pour les nouveaux sports, skateboard, glisse en général. D'autres motivations, qu'il s'agisse des filles ou des garçons, sont d'ordre psychologique : l'autonomie, être acteur de ses choix, la compétence, appartenir à un groupe.* »

En un mot, le sport apporte beaucoup aux jeunes à condition que ce soit d'abord un plaisir.

D'après Pascale Santi, *Le Monde*

56 Épreuve blanche n° 3

Exercice 1

Chers auditeurs bonjour ! Aujourd'hui nous nous intéressons à l'engagement des jeunes.

On pourrait penser que les jeunes de moins de 25 ans sont moins intéressés que leurs parents par la politique. Pourtant, une étude récente montre que les lycéens et les étudiants sont prêts à s'engager, mais plutôt pour des causes humanitaires ou des causes liées à l'environnement et ce, même si ce n'est pas toujours facile pour eux, car en plus de leurs études, ils doivent souvent faire des jobs d'été ou travailler à temps partiel pour gagner un peu d'argent. À Marseille, Julie, 20 ans, assure gratuitement, tous les samedis après-midi, un cours de soutien scolaire auprès d'une fillette dont les parents ne parlent pas bien français. Écoutons Julie : « *Ça me donne l'occasion de passer un moment avec la famille. À chaque fois, on m'offre une tasse de thé et des biscuits. On me remercie. Ça me fait du bien. Je sens que je sers à quelque chose.* » Comme Julie, les moins de 25 ans sont de plus en plus nombreux à donner des cours gratuitement, à rendre visite à des personnes âgées ou distribuer des produits alimentaires. Faire un geste pour les autres, c'est une manière de combattre le règne du chacun pour soi. C'est ce que nous dit Julie : « *On se pose souvent la question : "Que fait l'État pour moi ?" Mais moi, qu'est-ce que je fais pour les autres ? Je ne veux pas me donner bonne conscience, je veux faire quelque chose pour les autres.* » Selon le sociologue Michel Tanguy, le travail bénévole est aussi l'occasion d'acquérir des compétences pour valoriser son CV. On l'écoute : « *Les recruteurs s'intéressent de plus en plus aux savoir-faire des candidats et peut-être un peu moins aux diplômes* ». À 24 ans, Karim reconnaît avoir développé son expertise en travaillant sur le site Internet d'une association, alors qu'il était étudiant en commerce. Écoutons Karim : « *Ce fut ma première expérience professionnelle, en quelque sorte* ». D'autres jeunes, étudiants en psychologie, à la recherche d'une formation et d'une expérience, font du bénévolat pour S.O.S Amitié, une association qui offre

une écoute téléphonique 24 heures sur 24 à toute personne éprouvant le besoin de se confier. Mais il faut être suffisamment solide pour écouter les problèmes des autres sans se laisser gagner par la dépression. Pour tous, le plus important est de se rendre utile. De fait, les sites des associations n'hésitent pas à rappeler que faire du bénévolat fait du bien aux autres, mais aussi à soi-même. La plupart des bénévoles sont sensibles aux signes de reconnaissance. Écoutons de nouveau Karim : « *C'est vrai que c'est motivant quand une personne à qui on distribue un repas, nous remercie, avec un sourire. Cela fait chaud au cœur !* » L'école pourrait valoriser davantage l'engagement. Le Centre national d'études des systèmes scolaires préconise ainsi la création d'un « compte temps de bénévolat », qui serait nécessaire pour avoir le bac. Un système similaire existe aux États-Unis, où les élèves doivent rendre des services à la communauté pour valider leur dernière année de lycée.

D'après « Les lycéens préfèrent le bénévolat à la politique », Violaine Morin, *Le Monde*

Exercice 2

Aujourd'hui, dans notre magazine éducation, nous nous intéressons aux difficultés des certains jeunes à s'exprimer à l'oral. « *Prendre la parole en public, c'est beaucoup plus angoissant que rendre un devoir. Quand on parle, on est jugé sur le moment, alors qu'à l'écrit, le jugement intervient plus tard.* » Voici ce que nous dit Nadine, élève de Terminale au Lycée Paul Bert à Paris. Pour beaucoup de jeunes, prendre la parole en public est stressant, parfois même handicapant. Et pourtant, l'oral fait partie des multiples étapes de la vie étudiante et professionnelle : exposé en classe, examen devant un jury, concours d'entrée dans une école, entretien de stage ou d'embauche… La prise de parole représente, de plus en plus, un enjeu important de sélection et de distinction. Mais, pour surmonter sa peur, il faut pouvoir répéter autant que possible. Écoutons de nouveau Nadine : « *Si on avait l'occasion de prendre la parole plus souvent, ça irait mieux. Il faut répéter à la maison. À force, la peur diminue.* » Patricia Cotte, formatrice en prise de parole, estime que beaucoup de jeunes de 18 à 30 ans arrivent dans le monde du travail avec une mauvaise formation en expression orale. « *À l'école, ils ont appris à réciter des textes par cœur ou à faire des exposés, mais pas à parler pour garder l'attention de ceux qui les écoutent. Savoir s'exprimer à l'oral s'apprend surtout à la maison et montre en effet de quel milieu social on vient. L'accent, le vocabulaire, les gestes, tout en dit long sur l'origine sociale. Dis-moi comment tu parles et je te dirai qui tu es* ». Pour changer cela, il faudrait enseigner à tous les élèves la manière de se tenir, la respiration, l'intonation, la gestion du stress, etc. Tous les élèves pourraient ainsi très vite maîtriser la prise de parole en public. Être à l'aise pour s'exprimer en public nécessite confiance et estime de soi, même une certaine capacité à faire du théâtre. Nous avons demandé au sociologue Richard Martin de nous donner son avis : « *Puisqu'il met le corps en jeu, l'oral est sans doute ce qui est le plus intimidant pour les enfants de milieu populaire. On pense que la timidité est liée à la personnalité mais elle est plutôt liée à l'origine sociale.* » C'est d'ailleurs face à des profs qu'elle admirait, que Nadine a vu monter la panique. « *J'avais honte de dire des bêtises devant eux. On a habitué les jeunes à ne prendre la parole que pour être notés par quelqu'un de plus compétent. Face à un prof ou à un futur employeur, on a bien des raisons d'avoir peur : peur de la note, de l'échec, du jugement…* » Avec ses deux parents professeurs, Philippe, 19 ans, sait qu'il a eu de la chance. Écoutons-le : « *J'ai toujours récité mes leçons à la maison. Mes parents m'ont appris à parler lentement, à bien prononcer chaque syllabe. J'essaie d'avoir une voix ferme et assurée.* » Au bac, j'ai eu 20/20 à l'oral de français. Malgré le stress qu'il essaie de cacher, Philippe prend même du plaisir à prendre la parole en public.

D'après « S'exprimer en public une angoisse de performance à la française », Léa Iribarnegaray, *Le Monde*

Exercice 3

Document 1

Depuis maintenant quelques années, mon fils aîné m'offre un jeu vidéo à mon anniversaire, et cela nous a permis de nous retrouver autour d'un loisir commun, en passant de bons moments. Changer d'identité et de physique est l'un des plus grands plaisirs des jeux vidéo. Voilà le témoignage d'un père de famille. Oui, malheureusement, ce passe-temps n'est pas bien vu dans notre société. L'Organisation mondiale de la santé considère même que les jeux vidéo peuvent devenir une drogue quand on leur accorde une trop grande priorité, au point qu'on n'arrive plus à s'intéresser à autre chose et qu'on ne parvient plus à s'occuper de ses tâches quotidiennes. Ce trouble ne concerne en réalité qu'une minorité de joueurs, mais cette mise en garde de l'Organisation mondiale de la santé a largement influencé la manière dont on perçoit ce loisir aujourd'hui. Comme le souligne le psychiatre Serge Tisseron, il y a souvent deux reproches qu'on fait aux jeux vidéo : le risque de confondre la réalité et le virtuel, et le risque qu'un joueur s'enferme sur lui-même. Or, selon le chercheur, ces deux dangers sont liés à la personnalité de certains joueurs et pas du tout à la spécificité de cette activité. Selon lui, les jeux vidéo exigent de l'attention et apprennent à gérer plusieurs tâches en parallèle, ce qui sera de plus en plus impor-

tant dans une société où les stimulations sont toujours nombreuses et variées.

D'après Nicolas Santolaria, *Le Monde*

Document 2

Auparavant, en France, si vous vouliez continuer vos études après le baccalauréat et apprendre à créer votre entreprise, vous deviez vous inscrire dans une école de commerce. Mais depuis quelques années, il est possible d'apprendre à devenir entrepreneur à l'université. Le gouvernement multiplie les formations universitaires en ce sens et propose même un diplôme d'étudiant entrepreneur. Toutefois, le développement de ces formations à la création d'entreprise au sein des universités fait débat. Certains chercheurs en éducation s'inquiètent du fait que l'université ne remplisse plus sa mission comme avant. Ils pensent que le rôle de l'université est de transmettre une culture générale très développée, d'apprendre à argumenter, de développer l'esprit d'analyse et non pas d'être les concurrentes des écoles de commerce. Écoutons Marius Esposito, directeur d'une école de commerce : « *L'esprit d'entreprendre repose en partie sur la personnalité et des qualités telles que la confiance en soi ou le goût du risque, qu'on peut encourager mais qu'on ne peut pas exiger. Lorsque nous faisons passer des entretiens à nos futurs étudiants, nous recherchons ceux qui possèdent déjà ces qualités* ». Contrairement aux écoles de commerce qui pratiquent une sélection stricte de leurs étudiants, les universités françaises les acceptent tous à condition qu'ils aient obtenu le baccalauréat. Pour les jeunes qui n'ont pas réussi à entrer dans les écoles de commerce, les formations universitaires à la création d'entreprises offrent une autre chance.

D'après « Tous formés à la création d'entreprise ? », Sarah Nafti, *Le Monde*

Document 3

Soigner les adolescents grâce aux animaux, c'est possible ! On appelle ça la thérapie animale ou la zoothérapie. La thérapie animale permet de soigner beaucoup de jeunes connaissant des problèmes différents. Écoutons Benjamin qui a eu un grave accident de moto à l'âge de 17 ans. « *J'ai été hospitalisé plusieurs mois et ai dû faire de la rééducation physique pendant un an. Je trouvais ça vraiment dur. Mon médecin m'a alors conseillé de faire de l'équitation pour retrouver mon équilibre. Quand on est assis sur un cheval, il faut faire un gros travail sur soi pour se tenir comme il faut, et donc il faut avoir conscience de son corps. Du côté mental, ça m'a aussi beaucoup aidé. J'étais fâché contre tout le monde. Je me disputais avec mes parents, mes profs, mes amis. Mais petit à petit, je me suis calmé. Le contact avec le cheval m'apportait un bonheur que je ne connaissais pas avant et ça m'a changé. Je suis devenu plus doux avec les autres. Faire de l'équitation m'a appris à contrôler mon cheval, mais aussi à me contrôler.* » En prenant soin de son cheval, Benjamin est devenu plus responsable. Il a appris à prendre soin de lui-même. La thérapie animale est de plus en plus utilisée pour les adolescents ayant des problèmes scolaires, ou souffrant de dépression, d'anxiété ou d'autres difficultés de comportement.

D'après https://www.europe1.fr

57 Épreuve blanche n° 4

Exercice 1

Depuis quelques années, c'est le monde à l'envers ! Ce sont les adolescents qui disent à leurs parents ce qu'il faut ou ne faut pas faire ! Fini le plastique, la viande et l'avion. Les ados écologistes donnent conseil sur conseil à leur famille et indiquent la conduite à tenir. Dans la salle de bains de la famille Berthiaux à Paris, un savon spécial pour les cheveux a remplacé la bouteille de shampoing en plastique. Clara, 15 ans, l'aînée des deux filles, vérifie tous les jours le contenu des courses pour être sûre qu'il n'y a pas de plastique et que les produits sont d'origine bio. Clara a poussé sa famille à une véritable révolution. À sa demande, tous se sont engagés dans la lutte contre les déchets. Elle a aussi des idées strictes sur le programme des vacances. Pas question de prendre l'avion ! Clara est devenue membre d'une association écologiste il y a 2 ans. Cet engagement a rapidement provoqué des tensions avec ses parents. Elle a d'abord décidé de ne plus manger de viande. Écoutons-la : « *Mes parents étaient contre, mais je leur ai expliqué mes choix, et petit à petit, comme j'avais de bonnes raisons, ils ont trouvé difficile de me dire non. J'essaie de les faire changer mais parfois ça les énerve, même si en général, ils finissent par être d'accord. Ils trouvent que j'en fais trop mais ils sont très compréhensifs. D'ailleurs, ce sont d'abord eux qui m'ont éduquée aux questions d'environnement* ». La mère de Clara, Nicole, est fière de la voir s'engager pour l'environnement mais trouve pénible que sa fille veuille tout contrôler sur leur mode de consommation : « *Quand je reviens des courses et que Clara me dit que je n'ai pas fait le bon choix au moment de prendre tel ou tel produit, ça m'agace, même si, quelquefois, je pense que finalement elle a raison. Mais, je n'ai pas l'intention d'arrêter de vivre et de ne pas acheter de la viande de temps en temps si ça me fait envie* ». Ce face-à-face entre parents et ados modifie les rapports dans la famille. L'adulte perd une partie de son autorité devant son enfant qui lui oppose des valeurs et des principes qu'on ne peut qu'accepter comme acheter de manière responsable, économiser l'eau et l'électricité, etc. Pour contenir les nombreuses revendications de leurs enfants, les

parents utilisent plusieurs moyens. Écoutons Nicole : « *D'abord, pour certaines choses, je refuse de négocier. Je dis non quand la demande devient extrême. On ne va quand même pas arrêter de partir en vacances à cause d'elle* ». Ensuite, elle utilise le sentiment de culpabilité en faisant remarquer à sa fille que la pratique ne correspond pas toujours au discours. Voici ce que Nicole reproche à sa fille : « *Elle peut prendre des douches qui durent une demi-heure et elle préfère se faire déposer au lycée en voiture plutôt que d'y aller en bus* ». C'est un argument qui marche et dont elle sait se servir quand il le faut. Il est vrai qu'il n'est pas toujours facile d'être en accord avec ses principes. Lucie, la meilleure amie de Clara, raconte qu'elle culpabilise de vivre « *un plaisir égoïste* » lorsqu'elle part en vacances en Grèce et se désole de voir nombre de ses amis aller aux manifestations pour le climat mais continuer de fréquenter les fast-foods. « *C'est compliqué de chercher à vivre avec son temps. Et puis, à notre âge, on a des envies de smartphone, de produits de beauté, de vêtements… C'est impossible d'être complètement écolo. Lorsqu'on s'engage vraiment, comme nous, il faut montrer l'exemple, mais on sait que si on ne se conduit pas toujours comme on le devrait, on nous le fait remarquer* ».

D'après Jean-Michel Normand, *Le Monde*

Exercice 2

Avoir peur d'aller à l'école, c'est un sentiment qui peut toucher les enfants ou les adolescents, les filles autant que les garçons. Environ 5 % d'entre eux consultent un psychiatre parce qu'ils ont peur de l'école. On sait que les causes sont variées : difficultés d'apprentissage, angoisse de séparation d'avec la famille, pression scolaire, harcèlement etc. Cette peur est plus fréquente encore lorsque l'élève passe de l'école primaire au collège ou du collège au lycée, et qu'il risque en changeant d'établissement de perdre ses copains de classe. Au fil du temps, passer la porte de l'école devient impossible. Ils ont mal au ventre, mal à la tête, le cœur qui bat fort : un matin, à la seule idée de devoir se rendre à l'école, ils sont pris d'une crise d'angoisse, se mettent à pleurer, ou paniquent. Écoutons Manon qui a aujourd'hui 22 ans : « *Le jour de la rentrée au lycée, j'avais horriblement mal au ventre. Je suis entrée dans la classe et j'ai vu que je ne connaissais personne. Je ne suis pas arrivée à parler aux autres. J'ai eu une crise d'angoisse en pleine classe. Je n'ai pas osé demander à sortir mais j'ai vite compris que je ne contrôlais plus rien… J'ai alors vécu une période très difficile. Je ne voulais plus aller à l'école. Je restais seule à la maison pendant que mon père ou ma mère allaient travailler. Pour mes parents, le choc était énorme. Ils ne comprenaient absolument pas ce qui se passait. Ils étaient vraiment stressés. Ils se disaient "Tous les autres enfants vont à l'école, pourquoi pas ma fille ?"* ». Les parents essaient de faire tout ce qu'ils peuvent : ils négocient, menacent, utilisent la douceur… Une fois le choc passé, la famille doit s'organiser. Laisser l'enfant seul à la maison est souvent angoissant. Il faut de plus faire comprendre aux professeurs ce qui se passe. Nous avons interrogé un psychologue, Alain Rouyer, à ce sujet : « *Dans les grandes villes, la plupart des écoles connaissent le problème. Mais pas dans les petites villes. La formation des enseignants à cette question est indispensable. Ils pensent parfois que le jeune exagère ou qu'il est paresseux.* » Que faudrait-il changer dans le système éducatif pour que tous les élèves s'y sentent bien ? Quand on interroge les ados sur ce qu'ils préfèrent à l'école, beaucoup indiquent les travaux personnels encadrés sur un sujet qu'ils ont choisi, qui fait appel à plusieurs matières. Ils travaillent en petits groupes, avec des amis qu'ils ont choisis, pour arriver à un résultat : un dossier écrit, une expérience scientifique, un film, une petite pièce de théâtre. Avoir un projet et le réaliser jusqu'au bout : c'est extrêmement satisfaisant. Selon Alain Rouyer, il existe trois manières de donner sens à sa vie. Faire des choses avec ceux qu'on aime ; faire des choses constructives ; et faire des choses pour les autres. Et pour un élève à l'école, c'est exactement la même chose. Premier point : Apprendre avec ceux qu'on aime, tout d'abord. Il est important d'encourager une bonne atmosphère dans la classe qui permette aux élèves de se sentir bien et d'être acceptés et d'apprendre dans de bonnes conditions. Second point : être constructif. Il s'agit d'encourager des apprentissages qui portent sur la construction de projets. Il faudrait accorder plus de place aux enseignements pratiques : travailler la terre, fabriquer un objet, produire quelque chose, etc. Dernier point, faire des choses qui nous paraissent utiles pour les autres. Il faut former des jeunes capables d'avoir des idées pour répondre aux grands problèmes de notre société et leur apprendre à travailler ensemble. Or, le type d'enseignement tel qu'il existe, par matières, ne permet pas de développer l'imagination ni le travail collectif. Plutôt que de poursuivre la compétition scolaire, il faudrait inviter les élèves à travailler ensemble pour construire leur vie et les savoirs de demain.

D'après « Comment reprendre le chemin de l'école », Florence Rosier, *Le Monde*

Exercice 3

Document 1

Les musiciens, les clowns, les comédiens sont de plus en plus nombreux à intervenir à l'hôpital auprès des enfants malades, des parents et des soignants. Ces artistes ne donnent pas de vrais spec-

tacles. Ils viennent surtout pour donner du plaisir aux enfants et aux parents. Le personnel soignant participe volontiers. Écoutons Dr Patrice Hassoun, médecin d'un hôpital qui accueille enfants et adolescents : « *Si à une certaine époque, nous trouvions que les artistes à l'hôpital nous posaient problème dans notre travail, depuis, les points de vue ont beaucoup changé. Nous n'avons pas fini de découvrir tous les effets de la musique ou de la thérapie par le rire chez ceux qui souffrent, comme chez ceux qui soignent.* ». L'association du « rire médecin » fête cette année ses 30 ans. Émilie a été formée par cette association à Paris. « *C'est une formation unique en France. Elle permet d'avoir un diplôme de comédien clown en hôpital. On propose des petits jeux de rôle aux patients, parfois aussi avec l'équipe médicale pendant les soins. L'idée est d'être présent au moment où le patient va recevoir un soin qui parfois est douloureux pour l'amener à penser à autre chose à travers le rire, la poésie, parfois une chanson.* » Grâce à des formations régulières sur l'approche de la maladie, ces spécialistes un peu particuliers ont su se faire accepter par le milieu médical. Le rire participe à la guérison.

D'après www.franceinter.fr

Document 2

Les jeunes musiciens d'aujourd'hui ont parfois une double culture, à la fois classique et contemporaine. Leurs années de formation en musique classique ont une influence sur leur musique hip hop ou rap. Autrefois, il y avait ceux qui apprenaient la musique pendant des heures avec un professeur, et ceux qui répétaient avec des amis dans un garage familial. Aujourd'hui, les choses commencent à changer. Ainsi, les jeunes musiciens du hip hop ou du rap revendiquent plus facilement avoir appris un instrument classique. Pourtant les passerelles entre musique classique et moderne restent rares. Le milieu de la musique classique regarde de haut la musique d'aujourd'hui. Le chef d'orchestre Orlando Bass, qui mélange les deux types de musique dans ses concerts, en a fait l'expérience : « *Quand on ajoute du jazz ou du rock à la musique classique, certaines personnes n'adhèrent pas du tout ! Elle considèrent cette musique comme intouchable ou sacrée.* ». La jeune Nisserine Chamlal a elle aussi deux passions : « *Ma musique de travail, c'est le classique, mais ma musique de cœur, c'est le rap. Quand j'étais petite, j'avais un cousin de 15 ans qui écoutait du rap. Au piano, je jouais les morceaux qu'il aimait et je les répétais sans arrêt. Ça rassurait mon père qui m'entendait jouer.* » Nisserine Chamlal qui a déjà publié trois albums classiques écrit aussi pour ses copains rappeurs. Nisserine est maintenant la plus connue du rap français. Le public amateur de musique classique se rend toujours à ses concerts… et y rencontre ses nouveaux amis, musiciens de rap.

D'après Stéphanie Binet et Pascaline Potdevin, *Le Monde*

Document 3

Aujourd'hui nous parlons d'un jeu sur le changement climatique qui connaît un grand succès. C'est un professeur qui en a développé le concept lorsqu'il enseignait les questions d'énergie et de climat à l'université. Stéphane nous explique comment il a développé ce jeu. « *J'ai imaginé un atelier pour transmettre à mes étudiants des connaissances essentielles sur le climat. J'ai conçu des cartes représentant les causes et les conséquences du changement climatique. Il y a des cartes sur les causes dues aux activités humaines, et des cartes sur les conséquences : l'augmentation des températures, la disparition des espèces, la montée des eaux, etc. Le but est de relier les causes aux conséquences. À la fin du jeu, les équipes sont invitées à imaginer des solutions au niveau de l'individu et de la collectivité pour lutter contre le réchauffement climatique. J'ai testé le jeu et j'ai compris qu'il laissait quelque chose de puissant dans les esprits de mes étudiants. Et puis un jour, j'ai quitté l'enseignement pour partager ce jeu avec d'autres. J'ai pensé que ma vie serait plus utile si je ne faisais plus que ça. J'ai monté une association, j'ai conçu un site internet, et j'ai formé des animateurs. Maintenant beaucoup d'animateurs se servent de ce jeu dans les écoles ou les entreprises.* » Le but de l'association, qui compte déjà 10 salariés, est de faire en sorte que les causes du changement climatique soient comprises de tous. Ce jeu ne laisse pas indifférent. Parfois, on change de travail, on s'engage dans une association écologique, on va aux marches pour le climat parce qu'on a vraiment appris quelque chose.

D'après www.franceinter.fr